

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

	Page
IBRAHIM MADKOUR.....	Valeurs nationales et valeurs internationales 327
ALEX. PAPADOPOULO...	Un grand écrivain grec..... 332
NICOS NICOLAIDIS	Par delà le Bien et le Mal ... 346
YEHIA HAKKI	La lampe à huile 370

BIBLIOGRAPHIE ARABE

G. C. ANAWATI	Chronique des Livres 389
	Index Bibliographique 392

LA VIE LITTÉRAIRE

PIERRE EMMANUEL ...	Decouverte des Mondes Ensevelis..... 395
JACQUES MADAULE ...	“L'Esprit de Système” 398
JEAN-LOUIS BRUCH ...	“La Liberté pour quoi faire ?” par Georges Bernanos 402
” ” ” ...	Marcel Proust par Claude Mauriac 405

rdc

Les automobilistes
en **EGYPTE**

et dans

102 pays



SHELL

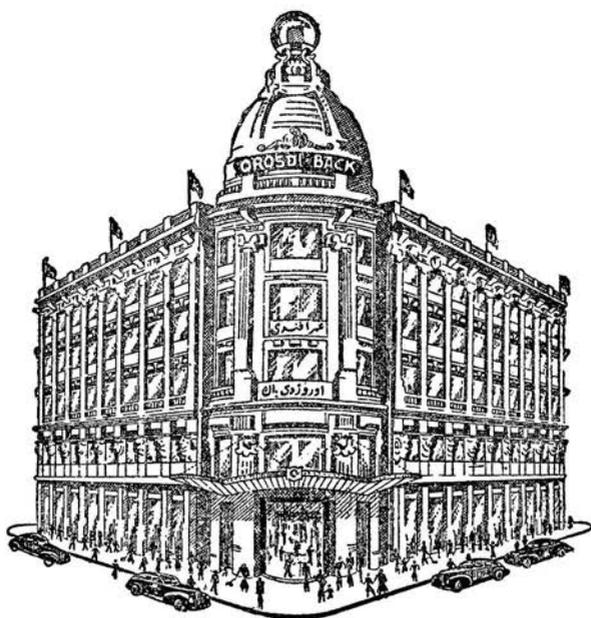
X-100

MOTOR OIL

OROSDI-BACK

Nouveautés d'Hiver

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

ALEXANDRIE — TANTAH — ISMAILIA — HÉLIOPOLIS

BANQUE MISR

S. A. E.

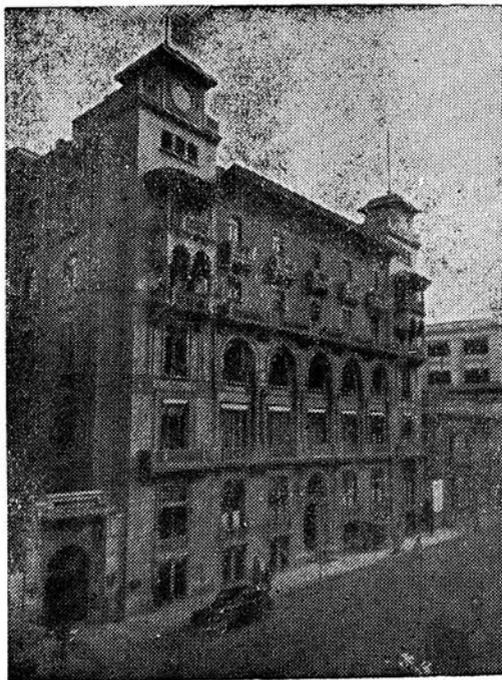
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA SUCCURSALE D'ALEXANDRIE

JOUETS
Cadeaux
Etrennes

Picurel

LE CAIRE - ALEXANDRIE - ASSIOUT

LES JOUETS LES PLUS INSTRUCTIFS

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

32/34, Rue Abdel Khalek Saroit Pacha, — LE CAIRE

Téléph. : 59579 (3 lignes)

R.C.C. 3827

AFFILIE au GROUPE
de la
BANQUE NATIONALE
POUR LE
COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant

- 915 Agences en France
 - 130 Agences à l'Etranger
-

LIVRETS D'EPARGNE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE-LETTRES DE CRÉDIT

Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Grande-Bretagne — Belgique — Pays-Bas
Allemagne — Portugal — Maroc — Algérie
Tunisie — Italie — Grèce — Roumanie
Turquie — Egypte — Liban — Syrie — Arabie
Côte des Somalis — Ceylan — Inde — Pakistan
Malaisie — Indochine — Philippines — Chine
Japon — Corée — Asie Russe — Côte Orientale
d'Afrique — Madagascar — La Réunion
Maurice — Afrique du Sud — Australie — Antilles
Amérique Centrale — Etablissements Français de
l'Océanie — Nouvelle-Hébrides — Nouvelle-Calédonie

REPRESENTATION EN EGYPTE

BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S.A.E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507-46322

BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295

ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewfick 36



SANDEMAN

Cela fait 145 ans déjà que
les Vins SANDEMAN sont
renommés dans le monde entier
pour leur qualité excellente et
surtout invariable.

SANDEMAN

PORT AND SHERRY

AGENTS: M. & D. VRAILA & FRÈRES



**Le Favori
des Connaisseurs**

COGNAC

COURVOISIER

V.S.O.P. FINE

*The Brandy
of
Napoleon*

AGENTS: M. & D. VRAILA & FRÈRES

8.C.C.4375

ARTISTIX

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1939

DECEMBRE

DIRECTEUR :

Vol. XXX No. 162

1953

Alexandre Papadopoulos

Valeurs Nationales et Valeurs Internationales

C'est du 13 au 20 décembre 1951, à New Delhi (Inde), dans les salles du Parlement, que s'est tenue la conférence de l'Unesco sur le thème suivant : "L'idéal de l'homme et la philosophie de l'éducation en Orient et en Occident". Cet échange de vues, qui réunissait des penseurs et des philosophes tant occidentaux qu'orientaux et extrême-orientaux parmi les plus éminents a été particulièrement instructif et les interventions, des délégués qui viennent d'être réunies en volume par l'Unesco sous le titre Humanisme et éducation en Orient et en Occident sont en général d'un non-conformisme réellement délectable. Un "document de base", pour servir de point de départ aux discussions, avait été préparé par l'Unesco avec le concours du Prof. Olivier Lacombe et du swami Siddheswarânanda. Ce document acceptait comme évidentes la différence sinon l'opposition des conceptions de l'homme et de la vie dans la civilisation occidentale et dans les civilisations orientales. Or, contrairement à ce genre de manifestation où l'on sait d'habitude à l'avance les thèmes et les conclusions des discours, on a assisté à une véritable levée de boucliers de la part des penseurs orientaux qui ont tous mis en doute et rejeté, souvent presque avec violence, l'opposition que le document de base considérait comme acquise.

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous l'intervention du délégué égyptien, le Dr. Ibrahim Bayoumi Madkour, qui a bien voulu nous en donner l'autorisation.

Qu'il y ait un Occident et un Orient, c'est l'évidence même. On ne peut méconnaître les différences géographiques et climatiques qui séparent ces deux côtés du monde. Mais faut-il en

déduire des différences psychologiques et mentales? On le fait quelquefois, lorsqu'on distingue par exemple l'esprit analytique ou sémitique et l'esprit synthétique ou aryen. Renan avait parlé lui aussi de l'instinct monothéiste propre aux Sémites. On va même jusqu'à prétendre fonder sur la variété des races une psychologie génétique d'après laquelle, par exemple, le jaune vit dans le passé le noir dans le présent, le blanc dans le futur. Ce sont, me semble-t-il, des hypothèses hâtives et très hasardeuses.

Tout en n'ignorant pas les conflits et les oppositions qui, au cours de l'histoire, ont divisé l'Occident et l'Orient sur le terrain politique et économique, on doit reconnaître qu'au point de vue culturel ces deux mondes ont entretenu des échanges mutuels. Ne voulant pas remonter à l'antiquité je ne parlerai pas des rapports intellectuels entre les anciens Egyptiens et les Persans d'une part, les Grecs et les Romains de l'autre. Je ne parlerai pas non plus du rôle que la Méditerranée a joué dans les temps les plus reculés pour relier la culture orientale à la culture occidentale. Je me contenterai d'un seul fait : le christianisme, qui a l'air d'être un fruit occidental, n'est-il pas né en Orient?

Je m'arrêterai cependant un peu à la civilisation musulmane, dont je voudrais dire quelques mots. On se trompe fort si l'on croit que cette civilisation est uniquement l'œuvre de la péninsule Arabique. Au contraire le monde musulman a subi des influences multiples : le manichéisme, le mazdéisme et le sabéisme ont été exposés et discutés en terre d'Islam. La Perse a légué aux Arabes beaucoup de ses institutions politiques et administratives. Je n'oublie pas l'Inde qui, elle aussi, a laissé des traces profondes dans la culture et les traditions musulmanes.

Pour passer à l'autre rive, on doit remarquer que les Arabes ont également puisé à la source grecque. Ils ont connu et traduit en leur langue la majeure partie des œuvres des grands philosophes et savants de la Grèce antique, de Platon à Plotin, d'Hippocrate à Galien, d'Euclide à Archimède. Il y a un siècle environ, Renan a dit sans doute avec quelque exagération, que «les Arabes n'ont fait qu'adopter l'ensemble de l'encyclopédie grecque». Vous voyez donc que la civilisation musulmane est au confluent de courants à la fois orientaux et occidentaux.

Mais, à son tour, cette civilisation a exercé au moyen âge une grande influence sur le monde occidental. On sait qu'à partir du XII^{ème} siècle les Européens se sont mis à traduire en latin directement ou indirectement différents écrits arabes relatifs à la théologie, à la philosophie, à la médecine, aux mathématiques et à l'astronomie. Ces traductions ont joué un rôle important dans la scolastique chrétienne, préparé le terrain pour la Renaissance et contribué à l'éclosion de la philosophie et des sciences modernes.

Il suffit de citer quelques exemples :

On a déjà remarqué que saint Thomas critique quelques doctrines arabes comme si elles avaient été professées par certains de ses contemporains, à tel point qu'on a parlé d'un avicennisme et d'un averrhoïsme latins. La médecine arabe, particulièrement celle de Razi et d'Avicenne, a été enseignée à Venise et à Padoue jusqu'au XVI^{ème} siècle. Ibn Sina a émis l'hypothèse de la rotondité de la terre bien avant Copernic et Galilée. Il a aussi réfuté l'alchimie et la doctrine de la transmutation des métaux avant Lavoisier. De telles idées n'ont pas manqué de trouver leur chemin vers l'Occident. On constate enfin que

certaines règles concernant l'observation et l'expérimentation sont passées de l'arabe au latin ; ces règles sont, comme on le sait, à la base des sciences modernes.

On voit ainsi que si les lignes de démarcation établies entre l'Orient et l'Occident ont eu une raison d'être au point de vue géographique et politique, elles n'ont pas empêché, dans l'antiquité et au moyen âge les échanges intellectuels entre les êtres humains, quels que soient leurs dogmes et leurs pays.

Ces échanges n'ont fait que se poursuivre dans les temps modernes ; ils se sont même fortement développés grâce aux nouvelles relations qui ont uni plus étroitement l'Orient et l'Occident. Est-il nécessaire de faire remarquer qu'autour de cette table chacun de nous porte au fond de lui-même quelque chose qui est à la fois occidental et oriental ? L'heure est venue, je crois, où l'on peut parler d'un seul monde, surtout après les prodiges de l'avion et de la radio.

Il y a lieu, pourtant, de faire une autre distinction. Il s'agit de ce qu'on peut appeler valeurs nationales et valeurs internationales. De tout temps chaque communauté ou chaque nation a eu ses dogmes, ses lois, ses traditions, en un mot, ses valeurs morales et matérielles. Aujourd'hui encore, un nationalisme farouche pousse parfois à l'extrême ses caractères et ses particularités. On peut constater cependant que les valeurs nationales subissent de plus en plus l'influence de l'héritage humain — de ce que j'appellerai les «valeurs internationales».

C'est sur celles-ci qu'il faut insister. Elles ne sont pas l'œuvre d'un seul peuple ni d'un seul pays. Qui oserait dire par exemple que les notions de liberté et de tolérance sont une invention propre à une seule nation ? Au contraire, elles sont le produit d'une élaboration humaine qui s'est poursuivie dans

le temps et dans l'espace. Nous devons la poursuivre et la développer, car c'est là que se trouvent notre richesse réelle et notre soutien véritable.

Ces valeurs internationales doivent être enseignées à chaque citoyen du monde et imprimées dans son esprit. Si l'on veut définir une éducation idéale, c'est sur elles qu'il faut la fonder. Il ne suffit pas de les connaître, il faut surtout y croire fermement les respecter religieusement. C'est aux dirigeants et aux grands penseurs qu'il incombe d'assumer cette lourde tâche.

Les valeurs internationales, ou, disons le mot, humaines, ne jouissent pas toujours du respect qu'elles méritent. Elles demeurent parfois lettre morte, et l'on s'en sert souvent comme de moyens et non comme de fins. Le jour où elles seront professées sincèrement, beaucoup de conflits seront évités, et l'humanité échappera à de grands malheurs. Si nous voulons avoir une paix et une sérénité mondiales, il faut qu'elles deviennent un dogme pour les nouvelles générations, à côté de leurs dogmes nationaux.

Pour professer ces valeurs, il est nécessaire d'en déterminer l'échelle complète, de se mettre d'accord sur elles toutes. C'est une tâche énorme, mais l'Unesco, qui tend à s'exprimer dans un humanisme, aura fait une belle œuvre si elle parvient à l'accomplir.

IBRAHIM MADKOUR

UN GRAND ÉCRIVAIN GREC

NICOS NICOLAÏDIS

Fort peu de gens se doutent qu'un des plus grands écrivains de la Grèce moderne vit sur la terre hospitalière d'Égypte depuis près de quarante-cinq ans.

Rien d'étonnant à cela. D'abord la littérature de la Grèce contemporaine est encore, en général, très peu connue. Il n'y a guère beaucoup d'années que ses écrivains les plus illustres ont commencé à être traduits et que les œuvres d'un Sikelianos ou d'un Kazantzakis ont traversé les frontières pour toucher, avec un énorme succès d'ailleurs, le public des grandes langues internationales. Dans les cercles cultivés des principales capitales on commence à se rendre compte que la renaissance littéraire grecque de ce siècle est un phénomène majeur de la culture contemporaine.

Or, Nicos Nicolaïdis a joué dans l'histoire de la formation et de la transformation des lettres grecques un rôle de premier plan. Mais il faut connaître Nicolaïdis, l'homme, pour comprendre son œuvre et aussi pour situer sans fausses notes l'horreur de la réclame qui a dominé sa vie.

Essentiellement artiste, au sens le plus beau et le moins galvaudé du terme, Nicolaïdis n'a jamais pu se plier aux mœurs et aux préjugés bourgeois ou consentir aux habitudes du monde littéraire. D'un caractère farouchement indépendant, d'une fierté qui se rebelle devant le soupçon de la moindre compromission, au demeurant ne gagnant pas sa vie de sa plume, Nicolaïdis s'est éloigné et il a pu mépriser avec sérénité la cuisine des éditeurs et les disputes des

chappelles. Il a même poussé le scrupule, considérant qu'il aurait prostitué son œuvre en la plaçant sous l'égide des maisons d'éditions comme un produit commercial signé d'une marque de fabrique, a publier toujours lui-même ses ouvrages. Seul d'ailleurs il pouvait satisfaire à ces exigences de présentation artistique et typographique qui font de ses livres des œuvres d'art. C'est un scrupule du même ordre, peut-être exagéré, qui lui a fait refuser jusqu'à présent toutes les offres de traduction. Rien ne serait plus faux cependant que de voir en Nicolaïdis un homme au caractère hautain ou entier. Nul n'est plus simple, plus affable, plus ouvert à toutes les pensées et à tous les horizons, d'une amitié plus aisément liante, surtout envers les jeunes pour qui il a toujours été d'une générosité spirituelle et matérielle sans borne. Au fond c'est un Grec ancien authentique, pour qui le critère suprême de la morale demeure esthétique : s'il s'est toujours refusé à la commercialisation même indirecte de son œuvre,—(et on peut en dire autant de toutes les autres circonstances de sa vie)—c'est parce qu'il y voyait avant tout une faute de goût. Il aime à vivre une existence naturellement bohème, disons plutôt artiste, non par affectation bien sûr, mais par authenticité envers lui-même, par désir d'échapper à la banalité et à l'inutilité du cérémonial bourgeois. Vie privée d'ailleurs parfaitement droite, rigoureusement exempte des excès, des négligences ou des excentricités que l'on prête à la bohème, vie guidée par son goût moral et son immense bonté.

Si Nicolaïdis est artiste jusqu'au bout des ongles il n'est nullement un esthète dans le sens péjoratif de ce terme. Il aime à installer son domicile dans les quartiers populaires où il se sent plongé dans le grand courant de la vie grouillante de l'humanité.

Il aime à se promener, au jour tombant, dans les rues populeuses, observant avec la connivence psychologique du romancier et l'intuition des formes de l'artiste les menus incidents de l'existence des hommes ; et c'était pour lui une volupté inépuisable de sentir et d'expérimenter cette solidarité toujours banale et toujours tragique. Il ne faudrait pas s'imaginer, non plus, que cette vie d'artiste si fortement marquée de sa personnalité originale ait été le moins du monde individualiste ou égoïste. Nicolaïdis, comme tout grand écrivain, a été au contraire comme pénétré et transpercé par les manifestations dans la vie quotidienne des sentiments, des vrais et faux problèmes, des contradictions de l'humanité. S'il atteignait à la sérénité, c'est par l'accomplissement artistique, par l'authenticité de sa vie, par l'accord de tous ses actes avec ses idées et avec son exigent goût moral, c'est enfin par l'exercice d'une générosité sans bornes. Combien de jeunes égyptiens, choisis souvent dans la rue à quelque signe secret, qui lui doivent d'avoir découvert le monde de l'art, les horizons de la culture. Ils lui devaient aussi trop souvent et le gîte et le vêtement et la nourriture. Nul n'a été plus discret dans une action qu'il considérait comme toute naturelle, car il déteste la notion de bienfaisance.

Et pourtant, Nicolaïdis a été lui-même pauvre toute sa vie. Pauvre par fierté et par principe. Car il avait en horreur la catégorie mentale de l'argent et de la possession en général. En d'autres termes, il connaissait et pratiquait sans effort le vrai désintéressement, dans la pauvreté royale en esprit, dans laquelle un autre pauvre avait puisé la doctrine de la charité et de l'amour.

S'il n'a jamais voulu tirer de l'argent de sa plume, Nicolaïdis a accepté de manier le pinceau en professionnel. Il est en effet un peintre de très grand talent.

Dans ses meilleurs tableaux on retrouve la même richesse de personnalité, la même authenticité, le mépris de modes et des conventions, la sureté de goût qui font l'homme et l'écrivain. Mais, dans ce domaine aussi, la même attitude intransigeante devant toute commercialisation de l'art : sa vraie peinture, les tableaux qu'il a peints pour lui-même, il déteste les vendre, il les garde ou les donne à ses amis. Il s'est même toujours refusé à organiser une exposition de ses tableaux. Une seule fois il a consenti à exposer au Caire et à Alexandrie (1931-1932). Mais à côté de la peinture d'art pur, il avait appris, presque comme un métier d'artisan, la technique des icônes byzantines, des tableaux d'église. Il vivait honnêtement, comme un artisan, de son métier de peintre d'icônes. Il y a acquis une telle perfection qu'il ne parvenait pas à satisfaire aux commandes des églises. Il exécuta notamment des copies remarquables des magnifiques icônes antiques du monastère du Mont Sinaï. Même dans ce domaine, son esprit de désintéressement et sa rigueur de goût moral lui dictaient une conduite inverse de celle qui est considérée comme normale : lorsqu'on lui proposait une somme trop élevée pour un tableau qui lui était commandé, il réduisait le prix à celui qu'il estimait conforme au métier d'artisan qu'il faisait là, refusant d'être payé pour la partie purement artistique de l'œuvre.

A part la peinture, Nicolaïdis a toujours été curieux de métiers artisanaux et connaissait diverses techniques. Il a été l'architecte bénévole d'un château, il a construit des stands pour des Expositions Internationales, des décors de théâtre, il a mis en scène des pièces dont il dessinait et exécutait lui-même les costumes. Il a même composé les principaux thèmes de l'accompagnement musical de son drame en vers *La Fleur d'Azur*.

Nicolaïdis n'a jamais pu se forcer à apprendre les langues. Il parle mal l'anglais, comprend peu le français. Et pourtant, il est d'une étendue de culture étonnante, ayant pénétré, à travers la barrière des langues et les embûches des traductions le génie des grandes œuvres de tous les pays. La peinture, la musique, tout le patrimoine humain n'ont pas de secrets pour cet autodidacte. C'est que partout à travers les œuvres, il retrouvait, à l'image de sa propre expérience et de sa propre intuition profonde de l'homme, l'humanité avec ces petites choses qui ont toujours quelque aspect de grandeur, avec ces faits divers où l'on retrouve l'essence des plus belles tragédies. Ce Chypriote est un homme universel, ouvert à tous les problèmes humains avec leurs multiples particularités de climats et de races. On sent aussi en sa présence les nombreux caractères du Grec ancien qu'il porte en lui involontairement. C'est la même conception de la morale basée sur l'esthétique, la même recherche de la connaissance de soi allant parfois jusqu'à la complaisance, un humanisme désintéressé pour qui l'homme est la mesure de toutes choses, l'amour de la nature du peintre panthéiste pour qui les formes sont des Idées, le même primat de l'art. Et c'est aussi dans les œuvres cette puissance de l'unité, cette exactitude et cette nécessité des détails, ce don d'invention de mythes clairvoyants sur la destinée humaine, et cette forme artistique où le goût est involontairement et profondément classique.

II

Nicolaïdis est né en 1884 à Nicosie, capitale de Chypre. Il devait y demeurer jusqu'à l'âge de seize ans. Son père meurt alors qu'il a cinq ans ; sa mère, deux ans plus tard. Il est élevé par sa tante,

très pauvre. Le petit va avec mauvaise humeur à l'école jusqu'à la quatrième classe primaire. Mais dès sept à huit ans, il manifeste une passion pour la peinture, et un peu plus tard pour la poésie et le théâtre.

Vers seize ans, il part pour les belles montagnes de son île, qui sont, comme on sait, parsemées de vieilles églises, de petites chapelles rustiques, de monastères champêtres. C'est alors qu'il s'initie à la peinture des icônes et aux antiques traditions des peintres byzantins. Il lit aussi tout ce qui lui tombe sous la main, il peint, il écrit, il se passionne pour le théâtre. A dix-huit ans, à la suite d'un premier grand amour, il faillit même épouser une actrice.

En 1907, Nicolaïdis quitte enfin Chypre pour Athènes où il se destine aux Beaux-Arts. Là il se lance aussitôt dans le mouvement littéraire et mène la vie du jeune intellectuel ardent et sans ressources. Il écrit des essais, des critiques pour la *Panhellenion Epithéorisis* (Revue panhellénique), la revue littéraire la plus importante de l'époque, et dans divers journaux d'Athènes.

En 1908, passant par Alexandrie pour retourner à Chypre, il est séduit et s'y arrête au lieu de continuer son voyage. Depuis cette date, à part quelques coupures et de nombreux voyages, il demeurera en Egypte, qui est ainsi le pays où il a vécu le plus longtemps.

On sait qu'en Egypte réside une très vaste colonie grecque ayant une vie intellectuelle et littéraire active. Plusieurs quotidiens, des revues, des livres paraissent en langue grecque et des échanges continus se font avec Athènes. Nicolaïdis donna quelques articles aux périodiques grecs d'Alexandrie, puis vint s'installer au Caire où il demeura jusqu'en 1915. Cependant s'il était fixé en Egypte, il la quittait

chaque année pour de grands voyages qui duraient souvent de longs mois et qui le menèrent un peu partout en Europe, en Asie Mineure, à Bagdad, à Téhéran, à Homs, à Constantinople. Toujours il voyage en bohême, avec un sentiment de complète liberté, sans argent ou presque, mu par une insatiable soif de connaître, d'*apprendre* le monde et les hommes. En 1915, se trouvant à Damas, il perd tous ses manuscrits, retenus par les autorités turques et ne peut rentrer qu'avec difficulté en Egypte. Puis il se rend à Athènes où il résidera sans interruption de 1915 à 1919. Là il devient un des centres du mouvement littéraire et artistique de l'époque. Il publie beaucoup dans les meilleurs périodiques, notamment ses premières nouvelles, qui sont accueillies comme une révélation.

A la fin de la guerre, il retourne à Chypre, qu'il n'avait pas revue depuis longtemps, et c'est là qu'il publie son premier livre *La Fleur d'Azur*, drame symbolique en trois actes en vers. En 1920 paraît son premier recueil de poèmes en prose, sous le titre général de *Vies d'Hommes et de Fleurs*. L'année suivante un livre de nouvelles, *Le Chat Multicolore*, voit le jour; en 1922 un roman, *Le bois tordu* (c'est à dire l'original) encore à Chypre.

En 1923, Nicolaïdis revient en Egypte qu'il ne quittera plus désormais que pour des voyages. La meilleure troupe grecque d'Athènes, menée par le grand acteur E. Véakis monte cette année-là la *Fleur d'Azur* qui est jouée avec succès à Alexandrie. En 1924 paraît un nouveau recueil de nouvelles *L'Homme au Squelette*, que suivra *La bonne Compagne*, autre livre de contes, en 1929. Durant cette période il s'adonne davantage à la peinture. Il part chaque été pour l'Europe, dont il "explore" longuement presque tous les pays, passant son temps dans les

musées, les bibliothèques, les expositions, suivant les nouveautés au théâtre, s'intéressant passionnément à tout ce qui touche à la vie intellectuelle, littéraire et artistique. En 1925, il voyage en France et en Espagne, puis en Angleterre. En 1926 et 1929, il retourne à Paris. L'été 1931 le trouve en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en Hollande. Il voyage bien sûr en bohème, allant comme bon lui semble, dormant parfois dans les gares, mais observant partout les hommes, sensible à la solidarité anonyme des foules comme à l'amitié de grands artistes, admirant la nature, emmagasinant comme un vocabulaire des formes diverses que revêtent partout les sentiments humains. Une autre expédition, bien moins lointaine celle-là, mais qui devait avoir une grande influence sur sa peinture et sur son œuvre écrite, est le séjour de cinq mois qu'il fit au Monastère du Mont Sinaï en 1927 puis encore de six mois en 1931-32. Nous devons à ces deux séjours quelques uns de ses meilleurs tableaux et probablement c'est là que le fameux *Livre du Moine* a pris définitivement forme. Il y perfectionne aussi sa technique de l'icône byzantine et exécute des copies de quelques uns des tableaux antiques qui composent le fabuleux trésor du Couvent. Nous ne parlerons que pour mémoire des nombreux séjours que Nicolaidis a faits en été soit à Athènes soit à Chypre entre 1935 et 1952.

En 1938 Nicolaidis publie une réédition de ses *Vies d'Hommes et de Fleurs*, en les complétant, et le *Mythe d'Or*, petits dialogues et poèmes en prose. En 1940 paraît le roman *Par delà le bien et le Mal* dont on trouvera ici et dans les prochains numéros la traduction. En 1948, un gros roman, *Les trois clous*. Enfin, en 1952 Nicolaidis édite le *Livre du Moine*, qu'il composait depuis près de trente ans,

et qui est un chef d'œuvre artistique et typographique autant que littéraire: ce livre a été en effet entièrement écrit à la main par Nicolaïdis, à l'encre de chine, en caractères byzantins, évoquant admirablement quelque antique manuscrit ; puis des clichés ont été faits de toutes ces pages et l'ouvrage imprimé en édition de très grand luxe, à tirage limité. Au point de vue artistique et typographique rien de tel n'a probablement été fait dans le monde depuis longtemps. C'est que l'édition est entre les mains d'éditeurs commerciaux, dont on ne saurait attendre ni le soin amoureux ni la dépense qu'exige pareil chef-d'œuvre. Et c'est justement pourquoi Nicolaïdis a toujours tenu à imprimer lui-même ses livres (1). Ses premiers ouvrages, on l'a vu, ont été publiés à Chypre entre 1920 et 1923. Tous les suivants ont paru au Caire, bien que Nicolaïdis les rattache spirituellement à Chypre dans la justification d'édition suivante qui se trouve dans tous ses livres : «Ce livre appartient à la série d'éditions que l'auteur fait paraître à Chypre, bien que, résidant au Caire, il ait fait imprimer cet ouvrage sur les presses de...» Touchant hommage à son île natale, qui nous surprendrait cependant de la part d'un homme tellement universel par ses idées et ses sentiments, comme par ses voyages et sa vie entière fixée à l'étranger si nous ne nous souvenions d'Ulysse : dans l'odyssée de Nicolaïdis, le pôle d'où tout part et où tout revient demeure Chypre, comme plusieurs de ses livres se passent à Chypre ; mais c'est justement parce que ses voyages et sa vie à l'étranger, sa connaissance de plus en plus profonde de l'homme lui ont mieux fait comprendre ses propres compatriotes

(1) Sauf la réédition de *Par delà le Bien et le Mal*, publiée à Athènes en 1947 par les *Amis du Livre*.

et surtout que l'homme est partout le même, en butte aux mêmes petits et grands problèmes. Dès lors, pourquoi ne pas situer à Chypre ou dans quelque autre île ses romans, comme sont situés dans diverses îles et cités grecques les mythes et les grandes tragédies qui jusqu'aujourd'hui incarnent à la perfection le destin humain ?

III

Nicolaïdis a été un des premiers écrivains grecs à écrire autre chose que de petits récits folkloriques dans la langue parlée, la langue vivante, qu'on appelle "démotiki", c'est à dire langue populaire. Grâce à lui, la démonstration a été faite que la langue populaire peut parfaitement servir aux analyses psychologiques les plus fines, à l'expression des idées abstraites, à la prose poétique, bref au métier de l'écrivain le plus exigeant. C'est là le rôle historique très considérable qu'a joué Nicolaïdis dans la renaissance contemporaine des lettres grecques. Le Prof. Louis Roussel, qui occupait la chaire de grec moderne à l'Université de Montpellier, et publiait la *Revue Libre* en grec, a écrit à son sujet : "Nicolaïdis a replacé la langue populaire dans la famille des langues européennes, parce qu'il est le seul nouvelliste qui ait trouvé des mots populaires pour exprimer les idées abstraites". Ce rôle de pionnier est aujourd'hui reconnu de tous, témoin cette opinion exprimée par T. Papatzonis, poète et critique grec, dans une causerie à la station radiophonique d'Athènes, reproduite dans le journaux en novembre 1952 : "Nicolaïdis a constitué et constitue une figure importante de nos lettres et une étape de notre histoire".

Ce n'est pas seulement par son utilisation de la langue populaire que Nicolaïdis a été un novateur.

Il est également le premier écrivain grec qui ait composé des livres en prose poétique. E. Khourmouzos, rédacteur en chef du journal *Kathimérini* et l'un des critiques contemporains les plus éminents, écrit à propos de ses poèmes en prose : «Nicos Nicolaïdis est le seul écrivain qui ait abordé ce genre et qui l'ait amené à un si haut degré de perfection» (1).

Certes, indépendamment de son rôle historique, un écrivain doit être jugé à la qualité intrinsèque de ses œuvres. Or, bien que Nicolaïdis, comme tout grand écrivain, ait ses admirateurs fervents et ses détracteurs, on peut se faire une idée de l'importance de celles-ci par cette phrase de Ph. Mikhalopoulos, excellent critique littéraire athénien : «Devant Nicolaïdis, presque tous les prosateurs grecs modernes, jeunes ou vieux, sont des barbares». Evidemment, cette affirmation peut être nuancée, mais elle suffit à situer la qualité et la perfection exceptionnelles de l'œuvre de Nicolaïdis.

Nous disons bien la perfection, car Nicolaïdis est un écrivain artiste et même artisan. Les mêmes qualités que nous avons distinguées dans l'homme et dans le peintre se retrouvent dans ses livres. Ce n'est certes pas à lui que l'on pourrait appliquer cette définition que Roland Barthes donne de la prose contemporaine : «le degré zéro de l'écriture». Au contraire, chacun des livres de Nicolaïdis est une œuvre d'art où tout est concerté, où tous les mots sont choisis en vue de l'impression esthétique à produire. Il travaille à sa prose comme un artisan en mosaïque byzantin, incrustant avec soin chaque mot à sa place, à une place qui ne saurait être modifiée et qui donne au mot, par sa situation dans la phrase une valeur et une portée nouvelles. On peut vraiment appliquer à Nicolaïdis le vers de Mallarmé :

(1) *Kathimérini* du 2-4-53.

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu car, en utilisant la langue populaire de cette manière artiste et à proprement parler poétique, c'est à dire créatrice, il l'a forcée à exprimer les sentiments raffinés, les subtilités de la vie psychologique, il lui a ouvert tout un monde de possibilités.

Ce qui est paradoxal peut-être, c'est que cet écrivain qui a façonné dans la langue populaire un instrument d'expression achevé, n'ait pas atteint l'audience des masses. C'est que, ce haut niveau d'art auquel il a porté la langue populaire ne permet d'apprécier ses œuvres qu'aux personnes capable de discerner et de goûter les intentions esthétiques de l'auteur. De plus, la fierté de Nicolaïdis, son horreur de la réclame, son éloignement d'Athènes, son mépris pour les maisons d'édition, sa vie indépendante et bohème, tout cela contribua à faire de lui, comme l'a finement dit Khoumouzios, "l'illustre méconnu" de la littérature grecque. Disons-nous qu'une des coquetteries subtiles qui fait le charme de la personnalité de Nicolaïdis est d'avoir voulu passer, comme les rois et les grands personnages, incognito ?

*
* *

Il est bien évident à présent que la traduction des œuvres en prose de Nicolaïdis est pleine d'aléas. Il est inévitable que la plus grande partie de l'originalité du style, son rythme, sa couleur soient perdus.

Si nous avons choisi le roman *Par delà le Bien et le Mal*, (1940) pour introduire Nicolaïdis au public de langue française, cela est dû en partie aux circonstances, en partie au fait que ce livre est moins long et, peut-être, moins difficile à rendre en français.

Au cours d'une conversation que Nicolaïdis a eue autrefois avec Kazandzakis, alors que celui-ci composait son *Ulysse*, Nicolaïdis fit, à peu près, la réflexion qu'à notre époque ce n'était plus le moment d'écrire sur les mythes antiques. — Kazandzakis lui répondit : Mais dans ces personnages antiques, ce sont les Grecs d'aujourd'hui et leurs problèmes que je vais faire vivre. — A quoi Nicolaïdis répliqua : Moi je préfère mettre en scène les Grecs d'aujourd'hui, dans les circonstances d'aujourd'hui, et que le lecteur retrouve à travers eux les Grecs anciens et les thèmes antiques.

Cette définition s'applique admirablement à plusieurs livres de Nicolaïdis et notamment à ce roman dont Khourmouzios a écrit : "Cette histoire débute par les humbles notes d'une anectode provinciale pour atteindre aux accords les plus hauts de la tragédie antique". A. Arghiriou, autre critique athénien, note de même à propos de ce livre : "En dehors des principaux personnages, nous voyons apparaître en sourdine une opinion publique à la manière d'un chœur antique, qui commente les événements et les colore selon la sagesse populaire. Quant à la technique de ce livre, c'est autre chose... c'est la technique d'un artiste maître en son art". Citons encore cette phrase de S. Caracassis dans son livre sur Nicolaïdis : "Ce roman me fait l'impression d'une symphonie musicale à deux motifs, qu'un grand artiste développe, élargit et transpose, créant un tout musical d'une architecture parfaitement achevée".

Nous ne saurions nous étendre davantage sur l'œuvre dans son ensemble, dans cette courte présentation. Que ce soit un drame en vers comme *La Fleur d'Azur*, un roman comme *Par delà le Bien et le Mal*, des nouvelles, de la prose poétique ou enfin

son chef-d'œuvre *Le livre du Moine*, on se trouve toujours en face de la lutte de l'homme avec ses monstres, avec les dieux ou avec le destin, en présence du drame humain, ennobli et stylisé par l'art de l'écrivain. Et cette sublimation, l'apaisement et la sérénité que la forme artistique apporte comme un don gratuit, par l'ordonnance même et le rythme éternel qu'elle impartit aux malheurs et aux désordres humains est la leçon de l'œuvre de Nicolaïdis, comme aussi de sa vie. N'est-elle point aussi un des enseignements de la Grèce antique?

ALEXANDRE PAPADOPOULO



PAR DELA LE BIEN ET LE MAL

Dans mon île, on se raconte certaines histoires vécues et parmi elles celle des *Deux Soeurs*. Les braves insulaires ont glosé amplement sur ces deux soeurs ; et même on fait allusion, de nos jours, à cette histoire lorsqu'il est question des choses étranges et inexplicables de ce monde. Quant à moi, je me sens poussé à la reprendre touché par la banalité du sujet, par ses menus mais importants détails : n'illustrent-ils pas la lutte accablante engagée par les hommes, qui essayent, avec leurs misérables moyens, de forcer la vie à tenir sa promesse ?

Certains de nos actes nous ressemblent plus qu'un enfant ne saurait ressembler à son père, et, chez plusieurs d'entre nous, un acte ressemble à un autre plus qu'une soeur ne ressemble à sa soeur.

Ainsi, Photini et Chryssoula n'avaient rien de commun, ni au physique, ni au moral ; mais leurs actions et leur comportement portaient avec chacune d'elles une telle ressemblance que dès leur prime enfance, durant leurs années d'adolescence et jusqu'à leur fin, elles n'ont rien accompli qui eût nécessité la question : "Est-ce Photini ou est-ce Chryssoula qui a fait cela, ou qui s'est comporté de cette manière?"

Justification de l'édition originale :

"Ce livre appartient à la série d'éditions que l'auteur fait paraître à Chypre, bien que, résidant en Egypte, il ait fait imprimer cet ouvrage sur les Presses de ***, au Caire."

Leur mère : c'était une femme très affairée. Elle s'était usée avant l'heure et débordait de compréhension et d'abnégation. Leur père : un homme indifférent envers sa famille. Encaisseur au service de l'état, il faisait la tournée des villages, mais même pendant les quelques jours où, de temps à autre, il lui était permis de rester en ville, on ne pouvait jamais le surprendre au sein de sa famille. Il passait ses loisirs au café, et lorsque, tard dans la nuit, il rentrait chez lui, ses enfants et sa femme étaient déjà couchés. Il avait l'habitude de poser ses souliers pour être cirés, près de la porte de sa chambre, et sur un meuble, tout près de là, l'argent nécessaire "pour la dépense de la journée". Quand il se réveillait le matin, les enfants étaient déjà partis pour l'école et sa femme pour ses emplettes au marché. Depuis des années, il n'avait goûté ni café, ni eau, ni pain chez lui. Du linge frais, "bien plié près de l'oreiller" et les souliers cirés, dehors, près de la porte de sa chambre, voilà tout ce qu'il exigeait de sa famille. Il n'avait jamais eu à se plaindre à cet égard, et ne pouvait prétendre qu'on ne se donnait pas la peine de le "bien soigner" De son côté... il ne se reconnaissait aucune autre obligation familiale à part celle de laisser, avant de sortir, "la dépense de la journée" quand il se trouvait en ville, ou d'envoyer les frais d'une "quinzaine" quand il s'absentait dans quelque village. Du côté coeur ?... Oh il n'en restait rien ! Le fait de se rencontrer, par pur hasard, avec les siens, le matin ou la nuit, et d'échanger un ou deux mots avec eux méritait d'être rapporté dans les annales de la maison.

Les deux jeunes filles grandissaient, telles deux fleurs différentes semées dans un même pot,

et s'appliquaient à fournir le maximum d'efforts. Elles peinaient énormément. Sur ce point seul les deux soeurs se ressemblaient. Elles mettaient leurs efforts à se "distinguer", et à bien se marier "quand le temps viendrait pour elles", car, dans notre île également, cette question se pose très tôt dans la vie des jeunes filles.

Quand leur mère tomba malade, Photini abandonna l'école pour la soigner et s'adonner au ménage et elle réussit non seulement à s'occuper de sa mère et de la maison, mais à apprendre aussi un métier ; et quel métier ! filer la soie, ce qui, à ce que l'on dit "exige de l'ordre et de l'intelligence". Ainsi, quand elle finissait son travail, Photini maniait le rouet, et tournait, tournait le dévidoir. Il fallait "se distinguer" d'entre les autres jeunes filles, "s'assurer une bonne réputation", celle de "la jeune fille sage et laborieuse", gagner "l'estime du monde", acquérir "de la gloire, de l'honneur et de l'argent", pour être "demandée" par un brave gaillard.

Chryssoula fréquenta l'école un ou deux ans encore. Elle y apprit "la conversation", elle y apprit "les bonnes manières", la danse, et surtout, elle y apprit à se soigner, à augmenter et à faire briller sa beauté pour "attirer", éblouir la jeunesse de la ville afin de choisir parmi les bons, le meilleur.

La mort de leur mère n'apporta aucun changement dans la vie des deux soeurs...Aucun changement, non plus, quand leur père s'éteignit à son tour. Seulement, Photini, au lieu d'avoir à cirer les souliers de son père, devait en dehors de ses autres occupations, s'appliquer à faire

briller les ongles de sa soeur — une vogue introduite récemment par...la dame à Naoum (1).

Elles vivaient “par indivis” dans la maison paternelle, sur une petite rente provenant du loyer des deux magasins du rez-de-chassée, en épuisant aussi graduellement, une petite somme que leur mère avait laissée à la Caisse d'Epargne — une bagatelle...des économies sur les emplettes de vingt ans. — Leur père ne laissa rien : tout de même, comme il était mort “au service du Gouvernement”, et grâce à certaines interventions, on accorda aux deux orphelines quelques livres, de quoi constituer le noyau de leur dot.

La question de savoir laquelle des deux soeurs devait se marier la première ne fut jamais posée, parce que Chryssoula paraissait avoir les meilleurs “atouts”, et Photini, qui était la plus âgée, n'avait jamais voulu exiger ses droits qui, dans notre île, sont inviolables et indiscutés.

II

“L'une est belle...espiègle...agréable. L'autre, appliquée...aux mains d'or. Je meurs tranquille. Elles trouveront chacune un bon parti...” Ce furent les dernières paroles de leur mère. Et ces paroles simples, les deux soeurs les avaient considérées comme une promesse sous serment, donnée à la moribonde par je ne sais quelle puissance digne de foi. Ce presque rien s'implanta et germa dans la tête des deux jeunes filles et leur pauvre imagination y récolta de l'espoir et l'engrangea dans leur coeur.

(1) N. du T. Ce nom a consonnance israélite pourrait induire à contre-sens. Il existe à Chypre dans toutes les religions. Etant plus rare il a été choisi pour désigner un notable.

Pendant quelque temps, malgré l'opposition de leurs caractères, elles "vécurent en paix"; le monde ne fut pas lent à s'en apercevoir, et on en parla à leur crédit.

—Qu'elles soient protégées contre le mauvais œil...Elles ne se disputent jamais, et mènent une vie tout à fait au dessus du scandale...

Et pourquoi se seraient-elles disputées, d'ailleurs?... Qu'avaient-elles à se partager?... La maison?... Ce que leurs parents leur avaient laissé ?

"Leurs biens", elles s'en servaient, et en jouissaient sans heurt ; l'une pour la perfection du ménage, l'autre pour la fénéantise et l'apparat. Quant aux futurs prétendants...oh! ...là-dessus aucune communauté! ...Chacune pêchait dans des eaux différentes...

"Un petit cordonnier, maître-ouvrier, à qui elle procurerait les moyens de s'installer à son propre compte avec l'argent qu'elle gagnait de la soie, et qui deviendrait ainsi son propre patron..." : tels étaient l'idéal et les rêveries de l'une des deux soeurs. "Un fonctionnaire, un secrétaire auprès d'une maison de commerce, ou chez un avocat, à qui elle ferait don de sa beauté, et qui l'élèverait au rang de "dame comme il faut au sein de la société..." voilà l'idéal et le songe de l'autre.

L'une...dans la longue et étroite entrée ouvrant sur la cour, ou dans la chambre longue, dénouant, liant, filant les fils de soie avec ses rêves, et toujours : du travail — du ménage — de l'application..., ainsi que la couture et la broderie de son trousseau...

L'autre...comme la demoiselle à Naoum — devant le miroir de la toilette étendue sur le

divan ou appuyée contre la grille du balcon, d'une insouciance qui lui prêtait des airs d'aristocrate..., et, de temps à autres, un peu de broderie sur de la soie ou de la toile, qui n'était qu'une garniture pour quelque robe qu'elle employait tout de suite.

Pendant les quelques heures qu'elles se trouvaient assises, l'une en face de l'autre, elles n'avaient rien à se dire, et se taisaient, ou, si vous voulez considérer ce qui suit comme une conversation, elles parlaient :

—A quoi penses-tu, ma soeur ?

—A rien.

Il ne venait pas à l'esprit de Chryssoula d'avouer qu'elle se voyait déjà en pensée une dame mariée et heureuse dans le milieu social mille fois convoité.

Et, peu après, elle demandait à son tour :

—A quoi penses-tu ma soeur ?

—A rien.

Il ne venait pas à l'esprit de Photini de dire qu'elle avait déjà, en pensée, son petit mari, et qu'elle l'entendait fermer son petit magasin, et retourner chez lui...—une petite maison remplie des joies douces d'une vie modeste mais gaie et paisible.

Si elles sortaient en même temps au petit balcon, l'une se penchait de toute sa taille par-dessus la balustrade, cherchant à voir, en longueur et en largeur, en chair et en os, celui qu'elle voyait dans son rêve de la veille. L'autre s'asseyait, renfermée en elle-même, et regardait haut, à travers l'éther, ou profondément dans son être intérieur. A de pareils moments, Chryssoula poussait doucement Photini et lui disait :

—Est-ce de là-haut que tu l'attends descendre te chercher !

—Tout ce qui vient à l'homme, c'est de là-haut qu'il est envoyé..., répondait doucement Photini.

Rarement se confiaient-elles ou parlaient-elles aux autres du destin qu'elles attendaient, et encore, l'une en parlait comme de quelque chose que seule elle devait choisir et accaparer ; tandis que l'autre en parlait avec l'émotion que ressentent toujours les âmes simples quand elles font allusion à quelque don de Dieu.

Une robe neuve, qu'on devait coudre et porter... ; un petit chapeau coquet, à la mode, sur les modèles arrivés de l'étranger pour la demoiselle à Naoum, voilà ce qui pouvait aider Chryssoula dans ses efforts...et puis, les bals, les après-midi, les fréquentations...et vas-y pour la coquetterie!—coquetterie qui ne renfermait d'ailleurs aucun élément de sensualité sauf une certaine vivacité et une jeunesse fraîche et remplie d'espoir.

Toutes ces qualités, considérées comme n'étant pas convenables à une fille de sa condition adoucissaient pourtant les traits délicats de son visage en un ensemble s'harmonisant avec sa haute taille et ses beaux yeux clairs.

“La grâce de Dieu et de la Sainte Vierge d'abord, et puis la sagesse, le travail et l'application..., voilà ce qui pouvait aider Photini dans ses efforts. Et vas-y pour l'huile et la cire aux églises ! S'enfermer et s'enlever l'âme au travail... ; et du bon ménage...et de la réserve dans toute sa conduite. La beauté ne lui faisait pas tout à fait défaut, et elle aurait pu, avec son visage rond, ses sourcils arqués et son corps bien formé plaire

au goût populaire. Ce qui lui manquait complètement, c'était la grâce. Mais...comment Photini aurait-elle pu en avoir puisque tous les dons de ses vingt-quatre ans, elle les convertissait en sagesse et en application ?...

III

Et dans la réalité, le petit fonctionnaire ou secrétaire de Chryssoula, le petit cordonnier, maître ouvrier, de Photini mordaient en effet dans leurs eaux respectives, et attaquaient l'appât; mais le petit employé ou secrétaire devait être saisi, pesé et estimé... Et puis d'autres, aussi, ne devaient-ils pas se présenter pour permettre à Chryssoula de comparer et de choisir?

—Je ne le prendrai que s'il est digne de moi, disait-elle.

Le petit cordonnier, maître-ouvrier de Photini devait lui être présenté comme il sied... être initié d'abord et ensuite elle se retournerait pour le fixer dans les yeux.

—Et je ne le prendrai que s'il est bon, et qu'il sache m'apprécier..., disait en pensée Photini.

Dans leurs premières années de jeunesse, elles semèrent ainsi quelques "refus", sans que personne se trouvât pour dire qu'elles avaient eu tort.

Un jour...hélas...au lieu d'un petit cordonnier, maître ouvrier, se présenta à Photini une méchante maladie : la petite vérole ; et au lieu du fonctionnaire, ou du secrétaire, arriva à Chryssoula un petit scandale.

C'en fut assez pour jeter un froid entre les deux soeurs. Car, durant la maladie de Photini,

Chryssoula, terrorisée à l'idée qu'elle pourrait, elle aussi, attraper ce mal, qui se répand comme du feu et laisse des traces sur le visage, sur le corps, à l'idée que sa beauté risquait d'être amoindrie, son mariage influencé, se retira, et demeura chez des parents éloignés, le temps de laisser passer la contagion. Et quand, peu après, le petit scandale de Chryssoula éclata — oh! rien de grave : un incident avec...le fils à Naoum auquel on accorda plus d'importance qu'il n'en avait en réalité — Photini, terrorisée à l'idée que les agissements de sa soeur pourraient porter atteinte à son propre "sort", se mit à lui donner des conseils, auxquels Chryssoula répondit avec ironie, ou du haut d'une condescendance de grande dame.

La première dispute eut lieu lorsque certain jeune homme commença à fréquenter la maison—le...Secrétaire de Naoum. Il s'y rendait chaque deux ou trois jours, toujours tard dans la soirée, et s'en allait, tard aussi, à une heure avancée de la nuit.

Ceci avait paru grave et inconvenant à Photini, et elle ne cacha pas son mécontentement. C'est ainsi qu'un jour, elle ouvrit la bouche pour dire, sur un ton tranquille et sérieux—le ton qu'ont toujours les âmes passives et résignées :

—Sœur,... j'ai un mot à te dire, mais ne te fâche pas. Le...Secrétaire à Naoum ne doit plus venir chez nous, parce que nous somme deux orphelines, et le monde étant méchant, en dira de toute les couleurs...

Chryssoula sourit d'un sourire si méchant qu'à sa vue Photini poussa un cri, comme si elle affrontait soudain le déchaînement d'une indignation mal contenue depuis longtemps.

—Je sais, en effet, remarqua Photini, qu'il t'importe peu si ta réputation est atteinte... ; mais moi...j'aime mieux perdre un oeil plutôt que ma bonne réputation...

Chryssoula partit d'un rire amer, et dit, moitié par plaisanterie et moitié sérieusement que, en ce qui la concernait, elle préférerait mille fois perdre sa réputation plutôt que son oeil...parce que si sa réputation venait à être atteinte, elle pourrait se rendre ailleurs, dans un autre pays, sous un autre nom, où elle s'entendrait dire : "Grâces soient rendues à la belle jeune fille" ; tandis que si elle perdait un oeil, ici et partout, elle s'entendrait traiter de : "Chryssoula la borgne..."

Sur quoi Photini lui fit la nique et Chryssoula, comme poussée par un démon, lança tout près du visage de sa soeur, un cri, qui jusqu'alors n'avait jamais passé ses lèvres et lui dit :

—Regarde, malheureuse, ta figure dans le miroir...et après tu n'auras aucune crainte d'être compromise par le Secrétaire de Naoum !

Photini recula comme foudroyée par cet emportement inattendu et incroyable. Sans pouvoir articuler mot, elle la fixa pendant un instant, et, tel un malheureux chien qui a reçu un coup de pied, elle se retira dans son coin, et s'affaissa. Chryssoula il faut l'avouer, fut effrayée de l'effet de son propre coup... : mais ce qui avait été fait ne pouvait plus se défaire.

Jamais Photini n'avait eu l'idée qu'elle était belle, et elle se rendait bien compte maintenant que la maladie lui avait ravagé le visage, mais comme elle n'avait jamais, jusqu'alors, compté sur la beauté, mais seulement sur la bonne réputation, elle ne sentit pas tout le poids de son malheur. Elle avait toujours eu le pressen-

timent que son assiduité lui procurerait un bonheur beaucoup plus grand que celui que peut assurer la beauté ; et son âme avait accumulé, avec le passage du temps, une telle tension, que son rêve tout entier ne reflétait plus que les rayons de sa chimère. Ses paroles avaient toujours été comptées, mais depuis cet incident on ne pouvait plus lui arracher mot. Elle répondait par un "oui" ou par un "non", et, à chaque instant, elle ressentait une douleur amère envers sa sœur, qui, au moment où elle allait se ruiner se donnait des airs de grandeur et la considérait avec un sentiment de supériorité.

Elles ne s'étaient jamais aimées auparavant, les deux sœurs, pour se haïr à présent ; seulement, leurs rapports se limitèrent insensiblement à ce minimum indispensable qui règne entre deux êtres qui vivent dans les limites étroites d'une même maison, et évoluent à l'intérieur d'un même cercle.

IV

Le...Secrétaire de Naoum fut congédié, non parce que Photini l'avait exigé, mais parce que Chryssoula comprit, avec le temps, que ses visites et ses douces paroles n'avaient aucune valeur pratique. Elles traînaient en longueur, sans dépasser le bornes d'une cour ardente ; et, "après tout, de pareilles sottises", elle n'en avait que faire. Une nuit, elle eut un frisson de dégoût en devinant les désirs que ses yeux cachaient mal, et lui dit tout bonnement, mais d'une façon qui n'admettait pas de réplique, qu'il ne devait plus revenir chez elle. Par la suite, elle fut aimée par un étudiant, d'un amour

innocent et pur. Mais en quoi pareil amour pouvait-il faire avancer Chryssoula, qui dès ses plus tendres années d'enfance, avait appris que "Sort" et "Mariage" sont deux mots qui s'appliquent à la même chose ? Ainsi, comme elle n'avait pas connu l'amour enfantin d'abord, et puis l'amour adolescent, maintenant, elle ne pouvait apprécier non plus l'amour innocent et pur de l'étudiant, qui lui aurait permis de s'appuyer sur le bien-aimé, avant de se donner tout entière au "petit mari". Après l'avoir encouragé à passer et repasser, à lui écrire à plusieurs reprises de petites lettres et de petits poèmes—qu'elle montrait aux voisines pour rire sur son compte—elle lui demanda : "Combien d'années il lui restait encore pour terminer ses études". Il répondit : "Trois". Alors, elle, qui n'envisageait les hommes que par leur côté utilitaire, se dit : "Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras", et d'un geste d'impatience et d'un regard qui savait si bien dire : "Il est désormais, inutile de passer et d'écrire...", elle lui ferma la porte et condamna la poste.

Peu à peu, elle devint très vaniteuse, et se mit à aspirer et à chercher plus haut. Au lieu d'un petit employé ou d'un secrétaire, elle songeait maintenant à un propriétaire de magasin ou à un licencié. Elle perdit beaucoup de temps pour attirer sur elle l'attention d'un avocat, qui avait déjà obtenu du succès dans la capitale; mais au lieu de l'avocat, elle ensorcela sans effort son ami, qui était un jeune richard impétueux. Pendant tout un semestre, elle se reposa dans la certitude qu'elle possédait : "ce dont elle avait besoin", et le monde disait : "Bravo!...; voyez-vous?! ...elle y a réussi!...". Photini même

lui dispensa l'absolution générale, sans négliger toutefois, de lui conseiller que : "Certes ...maintenant elle devait être très circonspecte..."

Il va sans dire que Chryssoula s'entoura de toutes les précautions nécessaires. Elles les poussa même au point de ne consentir en aucune façon à se laisser photographier avec le jeune homme, et même elle lui refusa une photo qu'il avait demandée. Et quand Madame l'Épouse du Gouverneur se rendit chez elle "personnellement", pour la prier de participer à une représentation de gala donnée par des amateurs, et qu'elle organisait dans un but de bienfaisance, elle lui dit que : "pour ce qui la concernait, elle consentait avec beaucoup de plaisir, mais quelle ne pouvait s'engager, sans demander la permission de son... fiancé."

— "Dites à Monsieur... qu'il s'agit d'un tableau vivant : "Andromaque s'évanouissant devant la dépouille mortelle d'Hector", dit Madame l'Épouse du Gouverneur.— "Je ne crois pas qu'il refuse... Nous avons besoin de vous comme Andromaque... Dites à Monsieur que la... fille de Naoum participera aussi... Elle sera votre femme de chambre..."

Mais le jeune richard ne consentit pas, et Chryssoula répondit à Madame l'Épouse du Gouverneur, ainsi qu'elle le fit savoir à tout le voisinage, que : "avec son plus vif regret, elle devait refuser, son fiancé n'ayant pas consenti." Ainsi, la ...fille de Naoum, de "femme de chambre", devint Andromaque, et Madame l'Épouse du Gouverneur se mit à chercher une "femme de chambre" chose qui n'était pas si difficile, après tout. Oui, personne n'aurait pu dire que Chryssoula avait manqué

de circonspection...elle avait même refusé deux "propositions" qui lui avaient été faites entre-temps, de la façon la plus honnête et la plus sérieuse. Et pourtant, le jeune richard lui échappa au moment même où elle croyait le tenir fort, et épousa...la fille de Naoum.

Par la suite, et sans perdre de temps, elle s'attaqua à un certain monsieur entre deux âges, mais ayant l'air "encore jeune" et "homme de bien". Avec ses regards qui savaient aussi bien dire : "Approche-toi", que : "Eloigne-toi", elle sut le séduire au point qu'il lui promit sa protection.

—Mais, pas de mariage...non, je suis trop vieux, et vous avez besoin d'un jeune homme... lui dit-il.

Elle se retourna une seconde fois du côté des employés et des secrétaires, et eut vite fait de se lier avec un fonctionnaire. Assez longtemps, ils eurent l'air de fort bien s'entendre ; mais il évitait de donner une réponse à ses regards, à ses gestes et à ses mots voilés, qui cherchaient une "promesse". Finalement, quand elle se vit forcée de poser la question ouvertement, il lui dit :

—Je ne suis qu'un simple petit employé, et à toi, il te faut quelque chose de plus.

Comme à la même époque, elle était en butte à la cour d'un clerc d'avocat, elle se débarassa du fonctionnaire, et se mit à encourager celui-là. Cette fois, Chryssoula, sans gestes, ni regards, mais en des termes clairs et précis, lui demanda quelles étaient ses intentions.

—Les plus honnêtes et les plus saintes, répondit-il.

Mais à son tour, il demanda : “Quelle dot elle pourrait lui donner” ; et lorsqu’elle lui dit : “Ma beauté et mon honnêteté innée...” le clerc d’avocat ne se fit plus voir dans les parages de la “prétendante aux mains vides”. Puis vinrent d’autres relations et encore d’autres. C’était une longue suite de jeunes gens, qui, soit parce qu’ils s’étaient plus à sa beauté et à son cœur ouvert, soit parce qu’ils la voyaient onduler comme un roseau et la considéraient comme une proie facile, l’entouraient et lui faisaient la cour ; mais l’un après l’autre ils filaient quand ils finissaient par s’apercevoir que la distance qu’elle avait fixée à chacun d’eux ne diminuait jamais d’un seul pas.

Coquette, au sens propre du terme, Chryssoula ne l’était pas. Elle ne sentait pas le besoin d’être admirée par les hommes. Elles voulait seulement leur faire comprendre ceci : l’homme qui l’aurait épousée, aurait pris une femme véritable, et elle n’avait jamais manqué de se bien faire comprendre en ce sens. Chaque fois que quelqu’un devenait le point de mire de sa coquetterie et de ses provocations elle l’obligeait à s’avouer :

—C’est une jeune fille qui ferait une épouse parfaite ! Aussi belle que le cœur d’un homme peut le désirer... Seulement, elle coûtera une fortune... Si au moins elle avait la dot de... la fille de Naoum...

Photini, par contre, avait abandonné son sort “entre les mains de Dieu et de la Sainte Vierge”, et ses efforts se limitaient à préparer son trousseau.

Elle entassait son trousseau dans des bahuts pleins à craquer et au lieu de retirer et de dépenser, comme sa soeur, sa quote-part à la caisse d'épargne, elle ajoutait chaque lundi, autour du noyau de sa dot, tout ce qu'elle gagnait de la soie. Toute sa vie, mais surtout depuis qu'elle était sortie de la maladie avec son visage vérolé, elle n'avait osé regarder l'"âme masculine", et si par hasard ses regards se rencontraient avec ceux d'un homme, elle s'en détournait vite "agacée par l'insolence que possèdent certains hommes à fixer une jeune fille, au sujet de qui personne ne pouvait dire qu'il était possible d'arriver à quelque chose, et dont ils ignorent même tout, et de son application, et de son avoir".

V

En ces incidents et d'autres, quelques années s'étaient déjà écoulées, et les deux soeurs attendaient — attendaient sans hâte, d'une attente pleine de patience et de foi, sans qu'aucune d'elles eût compris au fond l'importance que revêtait cette fuite du temps. Parce que, s'il était vrai qu'aucune annonce d'un bonheur sur lequel on pût compter n'avait passé leur seuil, souvent à l'attente active de l'une et, parfois, à l'attente passive de l'autre, répondait quelque signe précurseur qu'elles considéraient comme un renouvellement de la promesse que la vie leur avait faite.

Chaque soeur s'efforçait de se convaincre que : "tout allait bien". Et dans cette foi volontaire, elle puisait la force de continuer ses

efforts. Seulement, la conduite de Chryssoula, qui, à cause de sa fierté innée ne se souciait guère de ce qu'on pourrait raconter sur son compte, était pour Photini, un sujet d'inquiétude quotidienne.

Elle ne lui disait rien, mais à tout propos, elle la regardait du coin de l'oeil, et secouait la tête, comme pour dire : "Tu devrais avoir honte de te comporter de la sorte. C'est précisément cette conduite qui va te perdre et avec ton destin, mon sort aussi sera atteint".

Ces regards de travers, ces hochements de tête ne passaient pas inaperçus de Chryssoula, et elle ne les laissait pas sans réponse. Elle les clouait d'un coup d'oeil qui partait comme un feu d'artifice, et d'un relèvement brusque de la tête, qui témoignait de la plus haute assurance en soi, optimiste et menfichiste. Parfois aussi, elle lui disait, mi-figue, mi-raisin :

— Ecoute bien ce que je vais te dire, ma soeur... Surtout, laisse ces regards de côté et ces hochements de tête. Ne ferais-tu pas mieux de montrer un peu ton visage par dessus le rebord du balcon ? Qui sait, il se trouvera peut-être quelqu'un pour te regarder ...

A quoi Photini répondait, avec une amertume mal contenue :

— A quoi bon, ma soeur?... Ceux qui défilent, et qui se tordent le cou pour regarder en haut, doivent choisir entre toi et...

Elle voulait dire : "la fille de... Naoum", mais la fille de Naoum avait été depuis longtemps déjà préférée et mariée et elle dit : "Ceux qui passent et regardent en haut doivent choisir

entre toi et la rose... Tu es si charmante...si tu étais un tantinet sage aussi...”

—Tu possèdes un cou et des seins aussi frais que le coeur d'un homme peut le désirer, et qui montrent que la maladie ne t'a pas ruiné le corps également...Ne voudrais-tu pas élargir un peu le col de ta blouse?...Tes dents sont petites et toute blanches commes des perles...Si tu ne ris pas quelquefois, qui pourra les voir? “Aide-toi, le ciel t'aidera”.

A quoi l'indignation de Photini répondait d'une manière aussi réservée que possible :

—Ce n'est pas dans ma nature de me mettre en décolleté, ou de montrer mes dents... Un mari qui me serait venu attiré par mon cou et mes seins, ou mes dents, je l'aurais mis à la porte, et non seulement par des paroles, mais aussi par la force...

Et, en vérité...les efforts développés par chacune correspondaient à leur nature.

Avec le temps, elles devenaient, l'une plus résignée, l'autre plus provoquante, et, ainsi, chacune ressemblait davantage à elle-même.

Certes, personne n'avait encore dit que : l'une était “folle à force de sagesse”, et l'autre “sage à force de folie”, mais tous, voyant en toute occasion Photini déraisonner par trop de sagesse, et Chryssoula raisonner par trop de folie, portaient la discussion autour des possibilités qui pourraient exister au sujet de l'établissement de ces deux orphelines—qui n'étaient plus jeunes—et arrivaient à la conclusion que : Photini malgré toute son application et son assiduité, ne se marierait pas...à moins que...elle n'eût une fée pour marraine...Quant à Chryssoula, malgré toutes ses folies, elle se

marierait, et, même, elle se marierait bien à moins que... elle ne fût née sous une mauvaise étoile...

Les folies de Chryssoula, critiquées par la morale sévère du voisinage et des parents éloignés, recevaient, quand même "l'absolution", parce qu'elles étaient faites joliment, et souvent même, gagnaient leur sympathie et leur admiration. Chaque fois qu'elle s'apercevait avoir dépassé les bornes, elle disait : "Oh! je me suis trompée... excusez-m'en..." chaque fois qu'elle essayait un "refus", elle disait : "Oh ! j'ai eu tort ;...J'ai cru que tout ce qui vole est bon à manger..." et ses yeux intelligents et beaux restaient indifférents, comme s'ils voulaient dire "Je m'en fiche, si vos condamnez ma conduite. Je sais que vous m'admirez, dans le fond..."

Souvent, aux éclats de ses rires enchanteurs, qui lui appartenaient d'une manière si caractéristique, qu'aucun homme n'a jamais possédé quelque chose d'une façon plus personnelle, elle ajoutait : "Mon Dieu ...je suis une méchante fille, indigne de partager le pain béni avec une fille sage !...". Mais personne "ne prêtait foi" aux dires de Chryssoula, quand elle se condamnait elle-même. Ils savaient qu'elle possédait "l'honnêteté innée", et que ce qu'elle faisait ouvertement et de grand coeur...c'était tout.

Par contre, la conduite sage de Photini, réglée selon les articles d'un code moral désuet et trop sévère, contrariait, chaque fois, le voisinage, et soulevait la colère par son air provocateur. En tout, et à chaque occasion, c'était comme si elle disait : "Voici ma diligence...voici ma sagesse...voici mon assiduité...Qui, dans ces

parages, pourrait se comparer à mes vertus?...
Personne ...”

Chryssoula, par ses espiègleries, gagnait l'amour et la sympathie.

Photini, avec tout son application, forçait l'estime mais rebutait l'affection.

VI

Les jeunes filles du voisinage, tour à tour, se fiançaient, se mariaient et passaient dans l'ordre des dames : et les deux soeurs les considéraient du haut de leur supériorité, dans leur confiance encore inébranlé que la vie leur paierait, à leur tour, à elles aussi, sa dette. “Patience ! Patience,... le bien vient en son temps, et à chacun, son tour...”

Les années... mais, les années passaient sans que l'Homme fût entré et se fût assis dans leur maison, et leur patience humaine commençait à se fatiguer des renvois à long terme et leur foi en la solvabilité de la vie, à s'ébranler. Elles en arrivèrent à se dire : “Dieu sait ce que les prétendants trouvent chez les autres filles qu'ils ne pourraient trouver en moi...”. Le doute en vint à prendre possession d'elles : “Se peut-il que quelque erreur fût commise?...qui fait buter mon sort et empêche ma chance d'avancer?...”

Finalement, elle se virent obligées de s'avouer chacune une vérité amère :

— Je me suis trop appuyée sur la sagesse et sur mon assiduité..., et je ne me suis intéressée à rien d'autre. Voilà que la sagesse, l'assiduité et la diligence ne m'ont avancée en rien, jusqu'à présent.

— Je me suis trop appuyée sur ma beauté et mon charme, et jusqu'à l'heure actuelle, cela ne m'a rien rapporté...

Et toutes deux s'avouèrent que : "elles avaient dépassé la juste mesure"; et non sans peine, elles se mirent à "en rabattre".

Alors l'une s'ouvrit un peu—l'autre se ferma légèrement.

Les voisines souriaient en s'en apercevant, mais tandis que cela mortifiait Photini Chryssoula riait — riait sur leur compte.

Quand Photini ouvrait les fenêtres ou la porte du balcon, elle ne jetait plus dehors un regard furtif, et ne se retirait plus aussitôt. Elle s'y attardait en s'appuyant contre la traverse de la fenêtre ou la tablette de la balustrade du balcon, et si ses regards croisaient ceux d'un passant, elle ne "se confondait" plus au point de ne pas savoir où diriger ses yeux; et du moment que le "bonjour revient à Dieu", elle prenait un expression assez accueillante, qu'on pouvait, si l'on n'était pas trop exigeant, interpréter comme un "bonjour". Quand de bon matin, elle sortait pour balayer le macadam devant la porte, elle n'était plus mal coiffée ni mal habillée. Elle enduisait d'un peu d'huile de laurier ses sourcils, ainsi que ses cheveux et portait une blouse un peu plus décolletée mais certes, pas plus qu'il n'était de mise. Quand il y avait raison de rire, elle riait, à présent, avec mesure, et toujours d'une manière discrète, mais assez, tout de même, pour qu'on pût entrevoir ses dents blanches et régulières. Au crépuscule, quand elle quittait le fuseau, le rouet, le dévidoir, elle changeait de robe, se lavait à l'eau de

fleurs d'oranger, se frottait les cheveux avec de l'huile de laurier et les partageait, par une raie en deux, pour arriver en les tirant fort à couvrir ses oreilles, "à la Cléo de Mérode", ce qui était alors — bien que depuis longtemps — la "dernière mode" pour les filles sages du peuple. Elle faisait ensuite sa sortie au balcon, et y restait jusqu'au coucher du soleil, pour souhaiter aux plus proches voisines la "bonne nuit, et demain un bon commencement de journée". Puis, elle se déshabillait, préparait le dîner, et se mettait au travail des veilles.

Chryssoula limita les parades, les soirées, les bals et le va-et-vient. Elle restait même souvent chez elle! Elle s'exerçait à combiner des patiences et des solitaires avec les cartes à jouer. Si elle sortait au balcon, elle tenait toujours un ouvrage de broderie à la main. Certes, elle ne travaillait pas à la façon d'une ouvrière à la journée, et elle n'était pas parvenue, non plus, à remplir la maison de ses ouvrages... mais malgré ce qu'on aurait pu dire du travail qui trainait entre ses doigts, elle avait déjà brodé sur du velours une paire de pantoufles et un porte-montre qu'elle destinait comme cadeau, à son "futur fiancé". Les "NE GASPILLEZ PAS LE TEMPS", les "SOYEZ LE BIENVENU" et les "FOI, ESPERANCE ET MISERICORDE", brodés avec de la soie et des fils d'or sur canevas, avaient été placés dans des cadres, et pendaient déjà aux murs.

Les soirées de samedi, et les veillées des grandes fêtes, quand il n'est pas permis de travailler après le coucher du soleil, Photini, après le dîner, éteignait la lumière et se mettait à la fenêtre, parce qu'elle ne pouvait pas sortir de

nuit au balcon. Là, appuyée, des heures entières, le regard fixé au ciel étoilé, c'était comme si elle cherchait à lire "le secret de sa destinée".

Les étoiles se comptaient par myriades, et, parmi elles, une était nécessairement la sienne— puisque tout être qui arrive dans ce monde, naît sous une étoile qui détermine sa destinée. Laquelle parmi toutes ces étoiles pouvait-elle bien être la sienne?... Qui pouvait le savoir? Depuis quelques temps déjà, les tziganes qui auraient pu lui expliquer quelque chose là-dessus, avaient disparu de la ville. Ses yeux glissaient plus bas, et s'enfonçaient dans l'espace entre ciel et terre. Ainsi, comme perdue dans une extase, elle se remémorait toute sa vie, la passant en revue comme s'il était possible de prédire l'avenir en se basant sur le passé. Mais que peut-on savoir après tout, du moment que la Chance vient à qui tôt, et à qui tard? Et, encore, chez les uns une fois arrivée, elle s'accroche à eux jusqu'à la fin de leur vie, tandis que chez d'autres, elle les quitte aussitôt et s'en va? Demain, elle fera venir la cartomancienne lui déchiffrer le fond de sa tasse de café... Finalement, son regard se dirigeait droit, le long de la rue obscure, et pendant des heures, appuyée là, contre la fenêtre, il lui semblait qu'elle était en train de courir, de courir essoufflée dans les ténèbres de la nuit, butant, tâtonnant et palpant pour réussir à trouver le mari—qui serait "la couronne sur sa tête"—que le Sort avait dû lui prédestiner.

—Que fais-tu là, dans l'obscurité, ma soeur?

—Je prends l'air.

Souvent, à des heures aussi tardives de la nuit, Chryssoula retournait d'un bal ou d'une

soirée ; ou, encore, elle sortait au balcon pour se dégourdir les membres, après avoir, courbée des heures durant, combiné des patiences et des solitaires.

NICOS NICOLAIDIS

traduction française

ALEXANDRE SERISY



La Pampe à Huile

VII

Un fait étrange, difficile à expliquer, est qu'Ismaïl, à peine sevré de son amour pour Mary, devint la proie d'un nouvel amour. Le cœur, peut-être, ne peut-il vivre vide ? Ou bien Mary avait-elle donné le branle à quelque chose d'endormi dans son cœur, qui s'éveillait et s'épanouissait ? Ismaïl ne pensait à l'Égypte qu'à travers une sensation confuse : un grain de sable qui s'est mélangé avec les dunes, aucune différence entre elles et cependant l'une d'elles n'est plus avec les autres. Mais maintenant il commençait à se sentir comme l'anneau d'une grande chaîne qui l'unissait solidement à sa patrie. Dans son esprit l'Égypte était la belle de la forêt qu'une fée maligne avait touchée de sa baguette et qui s'était endormie avec ses bijoux et le rêve de la nuit de noces. De l'œil qui n'a pas admiré sa beauté, de la narine qui n'a pas respiré son parfum, Dieu s'est certainement retiré ! Mais quand donc se réveillerait-elle ? Au fur et à mesure que son amour pour l'Égypte grandissait, sa répulsion pour les Égyptiens se faisait plus forte. Seulement, c'était « sa famille et sa tribu » et ce n'était pas leur faute : ils n'étaient que les victimes de l'ignorance, de la pauvreté, de la maladie et d'une longue injustice. Il avait maintes fois regardé la mort en face, ausculté le vérolé, approché sa bouche de celle des fiévreux. Hésiterait-il donc cette fois à toucher cette masse humaine dont la chair était la sienne, sien le sang ? Il s'était juré dans son amour pour l'Égypte qu'il ne verrait pas se lever une infamie sans la combattre.

Mary avait appris à ne relever d'aucun maître, et ils avaient beau faire désormais, ils ne pourraient le leurrer de leurs mythes, de leurs illusions, de leurs coutumes. Ce n'était pas pour rien qu'il avait vécu en Europe et qu'il professait une si vive admiration pour la science et sa logique. Il savait qu'il y aurait entre lui et ceux qu'il aurait à combattre une longue lutte. Mais sa jeunesse l'aiderait à supporter la lutte et ses épreuves et il désirait ardemment un premier combat. Son imagination vagabondait et il se voyait polémiste dans les journaux, orateur dans des conférences où il expliquerait ses idées et ses croyances...

Le train partit. Ismaïl n'avait pas envoyé de dépêche. Il ne savait pourquoi il ne se sentait pas la force de retrouver ses parents à la gare, au milieu de la cohue et du bruit, sous les regards des gens et dans l'embarras des baggages. Il souhaitait revoir ceux qu'il chérissait, chez eux, à l'abri des étrangers. Il ne se rendait pas compte des conséquences que pourrait avoir la surprise sur son vieux père et sur sa vieille mère. Il pensa à eux et son cœur se serra. Pourrait-il jamais leur rembourser une partie de sa dette ? Il revenait, équipé des armes que son père avait désirées pour lui et il se frayerait avec ces armes une voie jusqu'au premier rang ; il refuserait un emploi au service du gouvernement et ouvrirait une clinique dans le quartier le plus aristocratique du Caire. Il émerveillerait les Cairotes d'abord, puis toute l'Égypte par toute sa science et par l'expérience qu'il avait acquise dans l'art médical. Quand l'argent affluerait vers lui, il épargnerait le travail à son vieux père, il lui achèterait une terre dans leur village, où il mènerait une vie de repos.

Ismaïl fronça soudain les sourcils ; il venait de se rappeler qu'il n'apportait avec lui aucun cadeau pour sa famille. Il s'en consola en pensant :

—Mais quoi donc, de l'Europe tout entière, conviendrait à mon père et à ma mère ? Et Fatima el Nabawiya ! Son souvenir lui causait quelque trouble. Il continuait à être lié par sa promesse, alors qu'il revenait libre ; il n'avait aucune excuse s'il désirait s'excuser. Mais pour cette question délicate, il laissait à l'avenir la solution du problème.

Il se pencha à la portière et vit une campagne qui filait devant ses yeux comme envahie par une tempête de sable : ruines et poussière. Sur le quai des gares, des vendeurs dépenaillés, haletant comme des animaux, pourchassés, la sueur ruisselant sur leur visage.

Quand le fiacre eut quitté la gare du Caire et se fut engagé dans l'étroite rue d'El Khalig, trop peu large pour qu'on ait pu y faire passer le tramway, le spectacle repoussant qu'il y vit n'était pourtant que stricte réalité : saleté et mouches, misère et décombres. Son cœur se serra, une angoisse l'étreignit et la flamme de la révolte s'éleva en lui.

Il descendit devant la maison, souleva le marteau et le laissa retomber : son bruit se fondit avec les battements de son cœur. Il entendit une voix qui demandait avec l'accent traînant des femmes du Caire :

—“Qui est là ?”

—“C'est moi Ismaïl. Ouvre, Fatima.”

O Ismaïl, que tu es méchant ! Que la jeunesse est ignorante ! Sa mère a manqué s'évanouir, sa langue s'est nouée tandis qu'elle le serrait dans ses bras, lui baisait le visage et les mains en sanglotant. Comme elle a vieilli, combien sa voix et sa vue se sont affaiblies ! L'absent avait vécu dans l'illusion, s'attendant à retrouver les siens tels qu'ils les avait laissés. Et une voix murmura à son cœur :

“Elle n'a aucune personnalité. Elle n'est qu'une masse de bonté passive.”

Voilà son père qui arrive, le visage rayonnant d'un bonheur calme: les marques de la vieillesse se sont accentuées bien qu'elles ne courbent pas encore sa taille; dans les yeux un regard plein de fatigue patiente, où se lit la conscience calme de ses lourdes responsabilités. Ismaïl saura plus tard que la crise l'a durement touché, que ses affaires ont périclité et que malgré tout, il n'a jamais tardé à apporter à la banque, au jour fixé, l'argent pour son fils. Il n'a jamais soufflé mot à Ismaïl de ses difficultés, ne l'a jamais invité à l'économie, ni à presser son retour. Et tandis qu'Ismaïl s'amusait en Ecosse avec son amie et s'empiffrait, son père, accroupi dans sa demeure déjeunait de boulettes de fèves et de radis blancs.

Ismaïl parcourt du coin de l'oeil la demeure et la trouve plus étroite et plus sombre que celle de son souvenir. S'éclairaient-ils toujours à la lampe à pétrole? Les meubles vieux et rares semblent avoir émigré vers une demeure étrangère. Pourquoi vivent-ils sur les dalles? Où est donc le tapis?

Voici Om Mohamed qui s'affaire comme d'habitude au milieu des plats et des marmites. Elle pousse des zagharites et il la réprimande en disant:

“Assez, je ne veux pas de tout ce bruit. Femme, sois raisonnable”. Mais où est Fatima el Nabawiya? La voici qui arrive et il se trouve en face d'une jeune fille en pleine jeunesse, mais les nattes, les bracelets en verre bon marché, les gestes, tout ce qui est en elle et sur elle crie qu'elle est une paysanne des fins fonds de la campagne. Est-ce bien là la jeune fille avec qui il doit se marier? Et dès ce moment, il se rend compte qu'il devra trahir sa promesse et forfaire à son serment. Pourquoi porte-t-elle un bandeau sur les yeux? Il lui relève le menton pour pouvoir voir ses yeux: l'ophtalmie ne l'a pas quittée, depuis son départ et son état n'a fait qu'empirer.

On prépare le dîner, on se met à table et c'est certainement à cause de sa présence qu'on se réunit autour d'une table de bois blanc qu'ils ont conservée. Personne ne mange. Eux, tout à leur joie, lui parce que sa déception a été trop vive. Et Ismaïl avouera plus tard qu'après le moment où les bras accueillants des siens l'avaient distrait des comparaisons et de la critique, il ne pouvait s'empêcher de se poser cette question: "Comment pourrai-je vivre parmi eux? Où trouver du repos dans cette maison?"

On prépare les lits et le Cheikh Ragab n'accepte de regagner sa chambre que pour permettre à son fils de se reposer des fatigues du voyage. Sa mère s'arrache à lui, mais avant de le quitter, elle s'adresse à Fatima:

"Viens, Fatima, avant que tu n'aies dormi, que je te mette quelques gouttes dans les yeux."

Ismaïl voit sa mère tenant à la main une petite fiole, Fatima qui s'allonge à terre et met la tête sur les genoux de sa mère. Celle-ci verse quelques gouttes du contenu de la fiole dans les yeux de la jeune fille qui se met à gémir.

Ismaïl demande:

"Quel est ce remède, mère?"

"C'est de l'huile de la lampe d'Om Hachem. J'ai l'habitude de lui en mettre quelques gouttes dans les yeux tous les soirs. C'est ton ami le Cheikh Dardiri qui nous l'apporte. Il se souvient de toi et aimerait te voir. Ne l'as-tu pas oublié?"

Ismaïl sursauta sur place, comme si on l'avait soudain mordu. N'est-il pas étrange, pour lui, oculiste, de constater dès le soir de son retour, par quels procédés certaines ophtalmies sont traitées dans sa patrie?

Ismaïl s'avance vers Fatima, il la relève, dénoue son bandeau et examine ses yeux. Il voit que l'ophtalmie a mangé les paupières et atteint la prunelle. S'il trouve

le traitement peut-être pourra-t-elle guérir, mais le mal empire avec cette huile caustique.

Il crie à sa mère d'une voix qui s'enroue presque à lui déchirer la gorge:

—“Que Dieu te pardonne ce crime. Que Dieu te pardonne! Tu es croyante, tu pries. Comment peux-tu admettre ces abominables absurdités?”

Sa mère se tait abassourdie. Elle essaye de murmurer quelque chose, mais ne peut rien dire.

Ismaïl voit l'ombre de son père à la porte, dans une galabieh blanche, courte, un bonnet sur la tête, le visage triste. Son cœur aimant s'attendait-il à un acte haïssable ? Y avait-il eu dans le comportement d'Ismaïl des gestes, des regards ayants éveillé en lui dès le début, quelque suspicion?

—“Pourquoi ces cris? Qu'est-il arrivé?”

La mère parle enfin, invoquant l'aide de Dieu:

—“Que la bénédiction de Dieu s'étende sur toi ô mon fils. Que Dieu te complète par son intelligence. Mais cela est autre chose que les drogues et les remèdes; c'est la bénédiction d'Om Hachem.”

Alors Ismaïl bondit comme un taureau sauvage devant lequel on agite le manteau rouge, et il crie:

“C'est ta Om Hachem qui apportera la cécité à cette fille! Vous verrez comment je la guérirai, moi! comment elle recevra de mes propres mains la guérison qu'elle ne trouvera pas auprès d'Om Hachem!”

—“O mon fils, beaucoup de gens s'attirent des bénédictions et se purifient avec l'huile de cette lampe de la Mère des miracles. Ils l'ont essayée et Dieu les a guéris. Toute notre vie nous avons fondé notre confiance sur Dieu et sur Om Hachem. Sa grâce a un résultat efficace.”

—“Moi je ne connais ni la mère d'Hachem, ni la mère du Diable!”

Un silence poignant comme celui des tombes plane sur la maison; cette maison où règne la lecture du Coran, l'éloge du Prophète et qui vit dans l'écho de l'appel du muezzin. Il semble que tout s'est éveillé, a tendu l'oreille, puis s'est assoupi et évanoui, laissant place à l'ombre et à la crainte. Il entend la voix de son père qui semble lui parvenir d'un endroit lointain:

—“Que dis-tu? Est-ce donc tout ce que tu as appris à l'étranger? Tout ce que nous y avons gagné est-il que tu reviennes impie?”

Tout ce que fit ensuite Ismaïl montre que son ancienne maladie nerveuse lui était soudain revenue. Il éclata avec une nouvelle violonce, perdant tout contrôle. Il sentit sa gorge se dessécher et sa poitrine s'enflammer; sa tête tournait dans un monde autre que le nôtre. Il se dressa et sans doute y avait-il dans ses yeux quelque chose qui devait épouvanter sa mère, car elle s'était rapetissée devant lui et le père s'était effacé de ses yeux, il se jeta sur sa mère et essaya de lui arracher la fiole. Elle résista un moment, puis elle dut la lui abandonner et quand il l'eut saisie, d'un geste plein de violence, il la lança par la fenêtre. Le bruit qu'elle fit en s'écrasant dans la rue fut semblable à celui de l'explosion du premier obus dans la bataille.

Ismaïl s'arrêta, hésitant un instant. Son regard sentait ceux qui l'entouraient et allait du visage de sa mère à celui de Fatima, puis à celui de son père. Il y lisait pitié et tendresse, mais non pardon et compréhension. Peut-être saisit-il aussi de la peur dans leurs regards et sa colère reprit; il fonça sur la porte et trouvant sur son chemin le bâton de son père, il s'en saisit et s'enfuit en courant de la demeure.

Il n'avait pas hésité à poignarder en plein cœur, d'un coup mortel l'ignorance et la superstition, au péril même de sa vie.

VIII

Il arriva au midan, animé comme d'habitude par une grande foule, en laquelle couvait la pauvreté aux pieds alourdis par les liens de l'avitissement. Non, ce n'étaient pas là les êtres vivants d'une époque où les solides se déplacent. Ces foules sont des monuments vides, en ruines, comme ces restes de colonnes détruites qui ne sont là que pour faire buter les passants. Une agitation animale, une nourriture nuisible que dévorent les mouches! Il fixait des visages et ne voyait que des traces d'un long sommeil, comme s'ils étaient tous opiomanes. Pas un visage à l'expression vraiment humaine: race lourde et bavarde, atteinte de pelagre, d'ophtalmie, faite de va-nu-pieds dont l'urine évacue du sang ou des vers, qui reçoit le coup sur sa large nuque avec un sourire vil épanoui sur le visage! Et l'Egypte: une terre de forme grossière, de limon pourri dans le désert, sur laquelle bourdonnent des nuées de mouches et de moustiques; des troupeaux de bœufs squelettiques enfoncés dans la fange jusqu'aux genoux, des places envahies par des vendeurs de pépins et de fèves, de sucreries et de gâteaux ronds, à un millième pièce. Et le long des trottoirs, à l'ombre des maisons, des cafés dont le fonds ne comporte qu'un réchaud, une théière et une gozah. Des corps qui ont oublié l'eau depuis des années, pour qui le savon et la serviette sont des mythes. Et quand près de ces êtres passe une jeune fille aux sourcils épilés, aux yeux agrandis par le kohl, la melaya bien tendue pour accuser la valeur de ses hanches et montrer le bas de la robe, prétendument voilée d'un voile à jour pour montrer son visage, la bobine dorée sur le nez, lamentable hypocrisie et douloureuse dégradation voilà que les passants se mettent à se frotter à elle, comme autant de chiens qui n'auraient jamais vu une femelle!

Une immobilité qui tue tout progrès! La fantasmagorie de l'opiomane! Les rêves du dormeur alors que le soleil brille sur les terrasses!

S'il l'avait pu, Ismaïl aurait saisi le bras à chacun de ces êtres et l'aurait rudement secoué en criant:

“Réveille-toi, réveille-toi de ta torpeur, prends conscience, ouvre les yeux! Pourquoi ces discours sans but, ces jacassements, cette argumentation pour des futilités. Vous vivez dans la superstition, vous croyez à des idoles, vous visitez pieusement des tombes, vous vous attachez à des morts!”

Son pied buta contre un gamin étendu sur le trottoir; une horde de mendiants l'entoura étalant à ses yeux des infirmités qui leur permettaient de gagner honnêtement leur vie, comme si, pour eux elles étaient un bienfait de Dieu, un vrai métier, une profession.

Ismaïl sentait que toute cette foule était des lambeaux de morts qui l'oppressaient, l'empêchaient de respirer et ébranlaient ses nerfs. Des passants le heurtaient, comme des aveugles qui tâtonnent. Satisfaction qui n'est qu'une incapacité, bonté stupide, patience qu'il faudrait appeler lâcheté et joie qui n'est que dissolution!

Ismaïl se dégagea de cette masse mourante, courut vers la mosquée, en franchit hâtivement le seuil. Il traversa la cour intérieure, vers le Tombeau, où, au lieu d'air flottaient des encens barbares. Voici la lampe à huile, au verre terni par la poussière, à la chaîne noircie de fumée, il s'en exhale une odeur d'huile brûlée asphyxiante; elle répand plus de fumée que de clarté et cette clarté-même n'est que signe de superstition et d'ignorance. Au plafond du Tombeau s'étalent, à faire frémir, des araignées. Autour du Tombeau, des gens pareils à des piquets de bois. Comme paralysés, ils s'accrochent à la grille. L'un d'eux invoque les secours de la Sainte pour une chose qu'Ismaïl ne comprend pas: il entend seulement

qu'il la sollicite contre son ennemi, qu'il lui demande de détruire son foyer et de rendre ses enfants orphelins. Dans un coin, Ismaïl voit le Cheikh Dardiri tendre à un homme à la tête bandée avec un voile de femme, une petite fiole avec de grandes précautions et en grand mystère, comme une chose passée en fraude. Ismaïl ne peut plus se contenir, il perd le contrôle de lui-même, des cloches chantent dans sa tête, son regard se trouble, il se dresse de toute sa taille, son bâton s'abat sur la lampe, la brise, le verre se répand en éclats et il crie:

“Je...je...je...”

Il ne peut terminer sa phrase, ce qu'il avait voulu dire, qui le sait? la foule se précipite s'abat sur lui, évanoui, sur le sol, il est roué de coups, foulé aux pieds; d'une blessure à la tête le sang ruisselle sur son visage et sur ses habits lacérés.

Il serait mort sous les pieds de la foule si le Cheikh Dardiri, qui l'avait reconnu, ne l'avait sauvé en l'arrachant à la colère et à la violence des fidèles, en hurlant:

“Laissez-le! Je le connais. C'est Ismaïl Effendi, le fils de Cheikh Ragab, il est de notre quartier. Laissez-le, ne voyez-vous pas qu'il est possédé par un djinn?”

Il le transporta chez lui et on l'étendit sur son lit. Et la famille, réunie pour la fête, pleura sur l'égarement de son esprit. “Que Dieu maudisse le jour où tu es parti, Ismaïl. Nous voudrions que tu sois toujours resté parmi nous, que l'Europe ne t'ait pas fait dévier du droit chemin et poussé à insulter tes parents, ta patrie et ta religion.”

Le visage de la mère frissonne, le père soupire, mais réfreine sa douleur et Fatima el Nabawiya verse d'abondantes larmes.

IX

Des jours nombreux s'écoulèrent sans qu'Ismail put quitter le lit, la tête tournée contre le mur, ne parlant à personne, ne demandant rien. Quand la santé commença à revenir, il se prit à réfléchir. Retournerait-il en Europe pour vivre avec des gens aptes à comprendre le sens de la vie? L'Université lui avait offert un poste de professeur adjoint. Il l'avait bêtement refusé. Peut-être le lui donnerait-on encore s'il le redemandait? Pourquoi ne s'était-il pas marié là-bas et n'avait-il pas fondé un foyer sous un autre ciel, loin de ce pays défavorisé par le sort. Pourquoi avait-il quitté l'Angleterre et sa belle campagne, ses nuits délicieuses, son hiver dur et long, pour revenir dans un pays où la moindre goutte de pluie fait fuir les habitants comme risquant de provoquer un malheur ou présageant le déluge, ne savent-ils pas qu'il y a là-bas des visages silencieux, des regards droits qui vont sous la pluie et la neige et qui résistent aux vents? A quoi bon lutter dans un pays comme l'Égypte avec un pareil peuple qui a vécu des siècles sous le joug et qui l'apprécie!

Il s'assoupit, tout se brouilla. Il était comme l'oiseau pris au piège et mis en cage. Pourrait-il trouver une issue? Il sentait que son corps rivé à cette maison qu'il ne pouvait supporter et à ce midan qu'il détestait, quoi qu'il fasse, ne pourrait dénouer ses liens.

Un matin, Ismail se réveilla l'esprit plein d'un besoin d'activité étrange qui le fit passer d'une extrême à l'autre, brusquement, sans cause apparente. Il sortit de bonne heure de la maison et revint avec une valise pleine de fioles, de pansements, de grattoirs pour racler les paupières et il commença le traitement de Fatima comme le lui imposaient sa médecine et sa science. Il avait guéri en Europe plus d'une centaine de cas semblables:

aucun n'avait résisté à ses soins. Pourquoi donc ne triompherait-il pas avec Fatima ? Elle se confia pleinement à lui, moins soucieuse de sa maladie que de la joie qu'elle avait d'être entre ses mains, de se sentir l'objet de ses soins et de sa pitié. Son père et sa mère évitaient toute discussion et le laissaient agir à sa guise, craignant pour sa santé. Le matin et le soir, avant de se coucher, Fatima s'asseyait en face de lui: les jours se succédèrent, un, deux, trois, quatre, une semaine s'acheva, une seconde suivit et les yeux de Fatima étaient dans le même état; puis soudain, la maladie empira, une inflammation se déclara et le blanc et le noir de l'œil commencèrent à se confondre.

Ismail redoubla de soins, essaya différents remèdes, retourna les paupières, les gratta, mit des collyres et des baumes. Sa médecine n'amenait aucun résultat. Il n'était pourtant pas un ignorant! Il voyait Fatima sur le point de devenir aveugle et aucun des moyens dont disposait sa science n'arrivait à la sauver de la cécité. Il la conduisit chez des confrères de la Faculté de Médecine, il soumit son cas à des professeurs, tous approuvèrent son traitement en lui conseillant de persévérer. Il s'obstina, patienta... et Fatima, un matin, s'éveilla et ouvrit les yeux sans rien voir. Le dernier rayon qui l'aidait à supporter son malheur venait de s'éteindre.

X

Ismail s'enfuit de la maison; il ne pouvait y rester, avec, devant lui, Fatima et sa cécité, preuve de sa science. Qu'était-il arrivé? Pourquoi cet échec? Il n'y comprenait rien. Où irait-il, il n'avait pas de poste, il ne pouvait ni ne voulait poser sa candidature pour être nommé dans un lointain village au service du gouvernement. Il vendit ses livres et les quelques appareils

qu'il avait rapportés d'Europe et alla loger dans une étroite chambre de la pension de la dame Ivitalia, une grosse Grecque qui se mit à l'exploiter, dès qu'il fut tombé dans ses griffes, presque au point de mettre sur sa note le bonjour qu'elle lui donnait; elle monnayait ses pas quand elle devait se lever pour lui ouvrir la porte, et allait même jusqu'à lui compter un morceau de sucre qu'il avait demandé en supplément au petit déjeuner. Il sentait que ses sourires étaient des doigts qui furetaient dans ses poches. Un jour, il lui offrit quelques gâteaux et des cigarettes qu'elle prit avidement, mais le lendemain elle lui demandait de ne pas veiller trop tard dans sa chambre pour économiser l'électricité. Il est certain que les étrangers d'Egypte sont d'une autre pâte que ceux qu'il avait connus en Europe. Il s'enfermait dans sa chambre mais cette façon d'agir l'en chassa et il se mit à errer dans les rues du matin jusqu'à minuit... et chaque soir se retrouvait sans savoir comment au milieu du Midan de Sayeda Zeinab, rôdant autour de sa maison, épiant les fenêtres, désireux de voir le visage de Fatima ou d'entendre sa voix. Fatima, sa victime, ne s'était pas révoltée, elle n'avait pas douté de sa science, elle ne lui avait fait aucun reproche. Elle s'était livrée entièrement à lui, son bourreau,... et son mal avait empiré. Il demeurait ainsi debout, de longues heures, sur le Midan, comme hagard; les vieux appels s'infiltraient dans ses oreilles, toujours les mêmes, sans changement, pourquoi? Certainement le père a laissé en héritage à son fils son métier, sa voix et sa place sur le midan. Pauvres gens! Celui qui leur a rendu service l'a fait avec condescendance et leur a réclamé une récompense au centuple. Personne ne leur rend service pour l'amour de Dieu ou par simple sentiment de fraternité. Et cependant, ils suivent celui en qui ils ont l'illusion de trouver le désintéressement, ils s'attachent à lui et se refusent à reconnaître sa faiblesse ou sa trahison. C'est un

peuple qui a trop vieilli, c'est pourquoi il est retombé en enfance. S'il trouvait quelqu'un pour le guider, il retrouverait sa maturité au premier pas: pour lui la route est familière, la gloire ancienne et les souvenirs toujours vivants.

Ismail se demandait: "Y-a-t-il dans toute l'Europe un seule place comme celle de Sayeda Zeinab? Il y a là-bas des bâtisses énormes, d'un art raffiné, des hommes isolés, une lutte à coups de griffe et de dents, des coups de poignard dans le dos, une activité intense où pitié et amour ne trouvent place dans les cœurs qu'après le travail et au déclin des jours et qui distraient les hommes de leurs peines, comme il s'étaient distraits de celles-ci par le cinéma et le théâtre. Non, non, s'il se laissait aller à cette logique il en viendrait à renier sa raison et son travail! Qui peut contester le degré de civilisation de l'Europe et ses progrès et qui ne voit la dégradation de l'Orient, son ignorance, sa maladie, sa pauvreté? L'histoire a prononcé son jugement et nul ne peut faire appel. Comment nier que nous avons été un arbre longtemps vert, aux fruits longtemps abondants, mais qui s'est desséché et auquel il n'est guère possible, hélas, de redonner la vie...

Ismail fuyait ensuite le Midan pour sa chambre, il passait la nuit à se demander comment il pourrait retourner en Europe... et cependant, le lendemain soir, sur le Midan, il reprenait sa place habituelle.

Le mois de Ramadan arriva. Il n'eut même pas l'idée de jeuner, mais il prolongeait son attente sur la place et méditait. Dans l'air, le vent, les créatures, la matière, il y avait quelque chose de nouveau. Comme si tout ce qui existe avait changé sa vieille robe par une nouvelle. Une sorte de trêve après une lutte terrible planait sur la nature. Et Ismaïl se demandait pourquoi il avait échoué. Il était revenu d'Europe la tête remplie de science et de connaissances et quand il se creusait la tête, main-

tenant il la trouvait vide, incapable de donner une réponse à une simple question. Elle était vide, vide et voici que malgré sa légèreté, il sentait soudain qu'elle était devenue lourde, pesante.

Ses yeux errèrent sur le midan, ses regards s'attardèrent sur la foule et ne s'en détournèrent pas. Il se prit à sourire en entendant quelques plaisanteries et les rires qui arrivaient jusqu'à lui rappelaient les cris qu'il entendait dans son enfance. Il n'aurait pas cru qu'il pût y avoir un peuple aussi conservateur que les Egyptiens, dans son caractère et ses traits, en dépit des vicissitudes des temps et des changements de gouvernement. Cet enfant du peuple qui passait devant lui sortait vivant des pages de Djabarti. Le cœur d'Ismaïl se raffermit car il sentait sous ses pas la terre ferme : devant lui ce n'était pas une foule d'individus isolés, mais un peuple uni par un seul lien, une sorte de foi, fruit des siècles écoulés et durcie longuement à leur feu. Et les visages commencèrent à lui révéler un sens jusqu'alors caché. Ici une rencontre faite de confiance et de quiétude, toute haine absente...là-bas une activité remplie d'inquiétude et de doute, un bourreau en pleine force, la haine au cœur. Et si par hasard la comparaison entre par la porte, c'est par la fenêtre que l'amour s'enfuit! Leilet el Khadr (1) arriva... Elle ne passa pas inaperçue d'Ismaïl. Son cœur gardait de son souvenir une étrange tendresse. Il avait été élevé dans son respect et dans la croyance en ses vertus, en la place éminente qu'elle tenait parmi les nuits. Les autres nuits, même les nuits de la Fête, jamais il ne se sentait ainsi la crainte et le respect de Dieu. Elle était, dans son souvenir, pareille à un cheval au front blanc au milieu de chevaux noirs. Combien de fois n'avait-il pas levé ses regards vers le

(1) Veille du milieu du mois du Ramadan.

ciel, séduit par ses étoiles, dont la beauté surpassait celle des autres nuits de l'année.

Il s'abîma un moment dans ses réflexions et voici soudain qu'un souffle, une respiration profonde s'étendit sur la place. C'était sans aucun doute Sidi el Atrice! Il leva les yeux. Le dôme était éclairé d'une lueur qui se répandait dans le ciel et le baignait de sa clarté. Ismaïl frissonna de la tête aux pieds. Où étais-tu lumière dont j'étais privé depuis une éternité? Sois la bienvenue ô lumière! Le voile qui aveuglait et mes yeux et mon coeur a disparu! Je comprends maintenant ce qui m'était caché. On ne peut apprendre sans la Foi. Elle croyait en ta grâce, elle et en ta générosité. Elle croyait en ta grâce, O Om Hachem.

Ismaïl entra dans la salle du Tombeau, la tête basse. Il le contempla tandis que dansait sur lui la lumière des cinquante cierges qui ornaient ses angles. Le Cheikh Dardiri prenait les cierges un à un, des mains d'une jeune fille à la taille élancée brune, aux cheveux crépus, Naïma! La lassitude de ses lèvres avait disparu et quand elle parlait elle découvrait une rangée de dents blanches comme des perles. Il suffisait de la regarder pour oublier la laideur. Elle avait patienté et conservé la foi. Elle était là pour accomplir son voeu vieux de sept ans: elle n'avait jamais désespéré, elle n'avait pas connu la révolte, elle n'avait pas perdu sa foi en la bonté de Dieu. Mais lui, l'homme intelligent, cultivé, il avait péché par orgueil: il s'était révolté, il avait attaqué et crié sa colère: il s'était dressé, mais il s'était trouvé à terre, il avait voulu vaincre, mais il était vaincu!

Ismaïl leva les yeux et vit, à sa place, la lampe qui brillait comme un oeil confiant qui avait vu, compris, qui s'était reposé, et par ses clignotements il lui semblait que la lampe lui souriait!

Le Cheikh Dardiri s'approcha et lui demanda des nouvelles de sa santé. Ismaïl se pencha vers lui et murmura :

—“C'est un nuit bénie, Cheikh Dardiri. Donne-moi un peu d'huile de la lampe.”

—“Par Dieu, tu as vraiment de la chance...c'est la nuit de Leilet et Kadr et la nuit de Hadra aussi...”

Ismaïl sortit de la mosquée une fiole dans la main, criant en lui-même, au Midan et à ses habitants :

“Venez tous à moi. Il y a parmi vous ceux qui m'ont fait du tort, ceux qui m'ont menti, ceux qui m'ont trompé. Et pourtant, il y a encore place en mon coeur pour votre saleté, votre ignorance et votre avilissement. Je participe à votre nature comme vous participez à la mienne. Je suis l'enfant de ce quartier, je suis l'enfant de ce Midan. Le sort a été injuste envers vous et plus il est injuste et plus l'oppression est grande, plus mon affection pour vous doit être forte et résistante”.

Il entra dans la maison familiale et cria à Fatima:

—“Viens Fatima! Ne désespère pas de la guérison. Je viens vers toi avec la bénédiction d'Om Hachem. Elle chassera ton mal et t'épargnera la douleur. Elle te rendra la vue et ce sera une vue nouvelle.”

Il tira sur ses nattes et continua:

—“Et aussi je t'apprendrai à boire et à manger, à t'asseoir, à t'habiller. Je te civiliserai, ô Fatima.”

Il revint à sa science et à sa médecine, appuyé sur sa foi; il patienta, persévéra, une lueur d'espoir surgit: Fatima guérissait par ses soins, jour après jour et voilà qu'aux derniers jours du traitement elle retrouvait ce qu'elle avait perdu à son début, elle brûlait les dernières étapes.

Lorsqu'il la vit un jour, devant lui sauvée, resplendissante de santé, il chercha dans sa mémoire et dans son coeur l'étonnement qu'il craignait d'y rencontrer, mais il ne l'y trouva pas.

XI

Ismail installa une clinique dans le quartier de Faghallah, près des collines, dans une maison qui convenait à tout sauf à y recevoir des malades des yeux : la visite n'était qu'à une piastre, rien de plus. Ses clients n'étaient ni des élégants, ni des élégantes, mais des pauvres, des va-nu-pieds. Ce qu'il y a de curieux, c'est que sa renommée s'étendit dans les villages de la banlieue et non au Caire même. Sa maison se remplit de paysans et de paysannes qui venaient avec des paniers d'oeufs, du miel, des volailles. Combien d'opérations douteuses réussit-il avec des instruments qui auraient fait suffoquer de surprise un médecin d'Europe. De sa science, il ne conservait que son état d'âme et ses principes, laissant de côté tout charlatanisme dans les appareils et dans les moyens. Il comptait d'abord sur Dieu, puis sur sa science et ses mains, et Dieu bénit sa science et ses doigts. Il n'ambitionnait ni richesse, ni construction d'immeubles, ni achat de terrains. Il ne visait qu'à aider ses malades et à les guérir.

Il épousa Fatima et lui fit cinq garçons et six filles.

XII

Ses dernières années, il était devenu obèse, gourmand, grand rieur, plaisantin et joyeux, les vêtements négligés avec sur les manches et le pantalon des traces des cendres de la cigarette qui, aussitôt terminée, était remplacée par une autre. Il fut atteint d'asthme, son visage se congestionnait, la sueur ruisselait de ses tempes. Sa respiration chantait, de sorte que celui qui le voyait ainsi ne pouvait savoir s'il était fatigué ou calme. Le jour où son rire s'étrangla dans sa gorge, il brilla dans ses yeux

(il n'y a pas d'yeux plus expressifs que ceux des poitrinaires) une espèce de diable rieur semblait en jaillir. Et ses yeux étaient pleins d'amour et de compréhension, on y lisait encore de la malice, de la bonté, du pardon, de la sympathie. Ils semblaient dire avant tout: "Nous ne sommes pas les seuls, toi et moi, dans l'existence, il y a encore beauté et mystères, plaisirs et joie. Heureux qui en jouit. Attache-toi à elle. Attache-toi!"

Jusqu'aujourd'hui les gens du quartier de Sayeda Zeinab se rappellent sa bonté et demandent à Dieu qu'il lui pardonne. Pardonne pourquoi? Personne n'a voulu m'en dire la raison, car tous l'aimaient passionnément. Toutefois, j'ai compris à des sourires, à un coup d'oeil, que mon oncle avait toute sa vie aimé les femmes, comme si son amour pour elles était une variante de son dévouement et de son amour pour les hommes.

Puisse Dieu lui faire miséricorde!

YEHIA HAKKI

*Traduction française de
Mohamed Abdel Hamid Ambar*





LE FEU GRÉGOIS ET LES ARABES

Bien que l'ouvrage de M. Maurice Mercier (1) ne soit pas écrit en arabe, je voudrais cependant le signaler ici à cause de nombreux textes arabes qu'il utilise et qu'il reproduit in extenso.

A la vérité, le dessein de M. Mercier, un spécialiste du pétrole, était d'écrire une histoire du naphte, des feux de guerre et de la poudre à canon dans l'Antiquité. Cependant l'étude du feu grégeois, qui devait en faire partie intégrante, s'est révélée assez importante en elle-même pour mériter d'être traitée séparément. Et c'est précisément l'objet du livre que je présente aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue du Caire*.

*
* *

Le feu grégeois avait déjà fait l'objet de nombreuses études : les travaux de Lalanne, Quatremère, Reinaud et Favé avaient permis de recueillir un grand nombre de renseignements pouvant servir à éclaircir ce mystérieux engin de guerre dont l'action fut si décisive au cours des siècles. Mais l'absence d'une documentation archéologique limita forcément les recherches à un dépouillement aussi exhaustif que possible des écrits anciens mentionnant le feu grégeois. Ce dépouillement, quelque minutieux qu'il fut ne permit pas de résoudre le problème : on ne voyait pas d'une façon précise

(1) *Le feu grégeois feux de guerre depuis l'antiquité. La poudre à canon*. Paris, Geuthner 1952, 164 pages et 15 planches.

si le feu grégeois était un feu liquide ou un produit pulvérulent. Et c'était assez arbitrairement que d'aucuns choisissaient la seconde hypothèse et refusaient de considérer comme feu grégeois tout ce qui contenait du naphte.

M. Mercier a voulu reprendre *ab ovo* le problème, en se basant essentiellement sur une documentation archéologique et en utilisant les examens du laboratoire. Ces documents consistent en un certain nombre de grenades recueillies à Fostat et que M. Mercier fit examiner par un laboratoire d'analyses chimiques ainsi que le Laboratoire de l'Institut de Céramique de Sèvres : examen chimique du contenu éventuel des grenades, examen de leurs qualités balistiques et de leur force de résistance à la pression.

Ces résultats comparés à ceux obtenus avec des grenades provenant d'autres emplacements que Fostat permirent de classer les diverses sortes de techniques de fabrication et de lancement de ces grenades.

Enfin l'étude attentive d'un manuscrit arabe de Najm al-Dîn Hassan al-Rammâh, mort en 1295, et qui contient un grand nombre de formules de feux d'artifice permit à M. Mercier de contrôler un certain nombre des résultats précédents.

De l'ensemble de ces travaux, M. Mercier en arriva aux conclusions suivantes : Depuis la période ancienne (III^e siècle) jusqu'aux Byzantins (Xe siècle), il y a parallélisme entre les feux incendiaires avec ou sans salpêtre, les "feux automates" et les "feux volants" ou "volatils" avec salpêtre. Les uns et les autres ont toujours pour base un ou plusieurs éléments liquides dont le principal est le naphte qui se retrouve invariablement jusque dans la pâte des fusées. Les uns et les autres constituent les nom-

breuses formes du feu grégeois, au point que les Arabes confondent *naft* et *baroud*.

L'idée de n'associer entre eux que les éléments pulvérulents à l'exclusion des éléments liquides ne fut réalisée que tardivement (siège de Fostat en 1168) : on simplifia la formule en tendant à la réduire aux éléments suivants: salpêtre, soufre et poussière de charbon. Cependant au siège de Mansourah par saint Louis, on retourna au mélange des liquides et des produits pulvérulents.

D'après le livre de Marcus Grachus (XIe siècle), on peut affirmer que les Byzantins, principaux détenteurs de "l'arme secrète", connaissaient et mettaient en pratique, à partir du Xe siècle, l'incorporation des produits pulvérulents aux produits liquides. Ils utilisaient ces mélanges secs surtout comme poudre d'artifice. Ils continuèrent à utiliser les feux liquides. Le "feu automate" et le "feu volatil" ne connurent leur véritable carrière que le jour où on imagina de les confiner dans des espaces clos de plus en plus résistants.

Il semble que la puissance explosive du "pulvérin" n'a été véritablement mise à profit qu'à partir de l'apparition des "cruches de Syrie" ou grenades à mains. C'est à partir du siège du Caire par Amaury en 1168 que le pulvérin va connaître un développement prodigieux tandis que le feu liquide subira une éclipse rapide sinon instantanée (1).

(1) On sait que l'Angleterre échappa à l'invasion grâce à une reprise en quelques sorte du feu grégeois liquide... En effet, d'immenses lance-flammes furent installés à tous les points de débarquement possibles. A cent mètres en mer débouchaient des tuyaux qui déversaient de l'essence à la surface des eaux ainsi que du phosphore de calcium qui provoquait une mise à feu spontanée de l'essence. Cf. détails du rapport officiel dans l'ouvrage de M. Mercier p. 128.

Pour arriver à ces conclusions, M. Mercier a poursuivi ses recherches pendant de longues années, avec beaucoup de patience confrontant les résultats des analyses chimiques et mécaniques avec les indications relevées dans les textes anciens, grecs et arabes. Il a pris soin de consulter les spécialistes, pour la partie arabe, en particulier M. Marius Canard dont les travaux sur la période de lutte arabo-byzantine font autorité. L'abondante bibliographie placée à la fin du volume atteste l'immense lecture de M. Mercier.

L'ouvrage contient de plus un grand tableau de chronologie comparée sur l'emploi du feu grégeois. Enfin quinze planches, admirablement imprimées, reproduisent, au naturel et en dessein schématique coté, les différents modèles de grenades analysées.

Comme on le voit, *Le feu grégeois*, de M. Mercier est le fruit d'un travail considérable. Il intéressera non seulement les spécialistes de l'histoire des feux de guerre mais également tous ceux qui s'occupent du moyen-âge et des rapports islamo-chrétiens et, plus largement encore, le public cultivé désireux d'avoir des renseignements précis sur ce qui, en son temps, provoqua la même terreur que cause actuellement la bombe atomique. Souhaitons à M. Mercier de pouvoir mener à bon terme son dessein d'écrire une Histoire du Naphte dans l'antiquité : les prémices qu'il vient de nous donner nous rassurent sur la qualité de l'ouvrage à venir.

II. INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- | | |
|---|--|
| <p>Ibn Qayyim al-Jawziyya,
<i>Al-wâbil al-sayyib min al-kalim al-tayyib</i> (<i>La pluie abondante de bonnes paroles</i>)
Le Caire, 1372 (1953), Idâ-</p> | <p>rat al-tibâ'a al-monîriyya,
2e. éd. 208 pages
Nom complet de l'auteur :
Abou 'Abdallah Mohammad
ibn abî Bakr ibn Ayyoub</p> |
|---|--|

ibn Sa'd al-Zora'i al-Dimishqî, mort en 751 de l'Hégire (1350). Aucune introduction de l'éditeur. Les textes coraniques sont entièrement vocalisés. Quelques notes explicatives au bas des pages. Le contenu est presque exclusivement consacré au *dhikr*, à la mention constante de Dieu, ses diverses divisions ; il mentionne les prières à dire, tirées du *hadîth* dans les multiples occasions de la vie. Un manuel de prières du parfait musulman.

Al-Maqdisi, I. *Lom 'at al-i'tiqâd al-hâdî ila sabîl al-rashâd*. (La lueur de la croyance qui conduit à la voie droite).

2. *Dhamm al-mowaswisîn wal tahdhîr min al-waswasa*.

Blâme des scrupuleux et la mise en garde contre le scrupule.

Le Caire, 1372 (1953), Imprimerie al-Monîriyya, 42 et 20 pages

Nom complet de l'auteur : 'Abdallah ibn Ahmad ibn Mohammad ibn Qodâma al-Maqdisi, un hanbalite du 7^e siècle de l'Hégire (mort en 620), un disciple de 'Abd al-Qâdir al-Jilânî.

Le premier traité est une défense de l'attitude "expectante" des théologiens hanbalites à l'égard des attributs divins : il faut les

accepter tels quels, de la manière dont en parle le Coran ou dont le rapportent les Compagnons, sans interprétation (*ta'wil*). Les deux tiers du texte se rapportent aux attributs, le reste est un résumé de la profession de foi orthodoxe (*al-sonna*) concernant les principaux dogmes musulmans. Texte entièrement vocalisé.

Quand à la deuxième dissertation, elle consiste en un petit recueil de conseils pour les scrupuleux.

Al-Washshâ', Al-Mowashsha aw al-zorf wal zorafâ', Le Caire, 1953, Librairie Al-Khanji, 2^e éd. 268 pages

Le *Mowashsha* est un manuel du parfait savoir-vivre à l'usage de "l'honnête homme" des 3^e, 4^e siècles de l'Hégire. L'auteur explique avec précision les règles qu'il faut suivre dans la bonne société. De nombreux chapitres étudient tour à tour comment il faut se comporter dans le choix des amis, comment leur montrer son affection, sans excès, comment il faut se méfier des charmes trompeurs des esclaves, les excès auxquels conduit la violence de l'amour; puis la manière de manger, de boire de s'habiller, etc. de, "l'honnête homme". Enfin une anthologie de leurs bons mots des

apophtegmes qu'ils font broder sur les chemises de leurs esclaves, graver sur les chatons de leurs bagues, etc. Le tout évidemment à grand renfort de *hadîth* et surtout de vers.

L'ouvrage a été imprimé pour la première fois à Leyde en 1887. La nouvelle édition ne s'appuie sur aucun nouveau manuscrit. Introduction sur la vie politique et économique au temps d'al-Washshâ' avec nombreux détails sur la vie et l'influence des femmes esclaves et des chanteuses. Les vers des textes sont abondamment vocalisés. Les mots difficiles sont expliqués et la typographie est excellente.

Shawqî Deyf, *Shawqî, Shâ'ir al-'asr al-hadîth* (Shawqî, poète de l'époque moderne) Le Caire, 1953, Dâr al-Ma'ârif, 310 pages

Etude détaillée de la vie et de l'œuvre du "Prince des poètes". Quatre chapitres : La vie, l'art, les influences, le théâtre.

Mohammad Adîb al-'amiri, *Sha'â' al-nour wa qisas okhra* (Le rayon de lumière et autres contes).

Le Caire, 1953, Dâr al-Ma'ârif, 94 pages

Recueil de contes (dix). L'auteur habite à 'Ammân. 'Omar al-Dessouki, *Mahmoud Sâmî al-Bâroudî*, Le Caire, 1953, Dâr al-Ma'ârif, 118 pages

Tome quatrième de la collection *Nawâbigh al-fikr al-'arabî'*

Mohammad Mostafa Abi-L'Ala

Al boshra bil-jihâd wa gha-zwat Badr al-Kobra (La bonne nouvelle de la guerre sainte et la grande expédition de Badr).

Le Caire, Mostafa l-Bâbî l-Halabi, 1953, 296 pages. L'auteur est inspecteur de la section de prédication à l'Azhar.

Al-Bahiyy Al-Kholi.

al-mar'a bayn al-bayt wal mojtama' (La femme entre le foyer et la société).

Le Caire, *Dâr al-Kitâb al-'arabî*, 1953, 148 pages.

Fait partie de la série des "Rasâ'il" des Frères musulmans. Préface de leur "aumônier général", Hassan al-Hodeybî. Principaux problèmes concernant la femme résolus du point de vue "frère musulman". Les solutions sont beaucoup plus larges qu'on ne se l'imagine ordinairement.

LA VIE LITTÉRAIRE

I. — DECOUVERTE

DES MONDES ENSEVELIS

Découverte des mondes ensevelis” (1) : tel est le titre du plus récent ouvrage d’André Parrot conservateur en chef des musées nationaux français, et dont le plus beau titre de gloire est d’avoir été l’inventeur de Mari, l’ancienne cité babylonienne aux rives du Moyen-Euphrate. André Parrot est de ces archéologues pour lesquels le travail archéologique est synonyme de cheminement spirituel, et dont un Victor Ségalen est sans doute le plus haut exemple, lui qui voulut donner le nom significatif d’*Equipée* (2) à cette méditation mystérieuse où la quête de soi forme le contrepoint de la quête du passé.

Il y a dans *Equipée* un court chapitre qui mérite d’être appris par cœur par tout apprenti archéologue : c’est celui de la découverte du tigre ailé. Sur la foi de ses recoupements scientifiques, Ségalen se met en route pour découvrir à point nommé l’un des monuments de la statuaire Han : au lieu dit, ce qui s’offre à ses yeux n’est plus même une ruine — un bloc informe dévoré par la mousse, le soleil et les pluies. Mais poussé par une ardeur étrange, il dessine cette chose de néant : sous sa plume, le tigre ailé reparaît ; l’esprit a vaincu la matière, d’un grès plus friable que le sien.

Je pensais à ce texte admirable — par la langue aussi bien que le sens — en parcourant le livre de Parrot. Cet ouvrage n’a d’autre prétention que d’être un memento commode à l’usage de ceux qu’intéresse l’historique de l’archéologie et qui désirent avoir sous les yeux, en même temps qu’un bref aperçu technique, une coupe temporelle des progrès accomplis depuis Champollion. Ce n’est pas un roman de l’archéologie, comme l’ouvrage de Ceram — ce reporter allemand qui, prisonnier de guerre, lut pendant

(1) Collection Archéologie Biblique, Delachaux et Niestlé, Paris.

(2) Plon, éditeur, Paris.

sa captivité des textes d'archéologie qui le mirent sur la voie d'un reportage encore inédit dans son genre, le reportage aux sources du temps. Son livre, traduit sous le titre *Des dieux, des tombeaux, des savants* (3), paraîtra sans doute faire une place démesurée à l'anecdote dans la série des hasards heureux ou malheureux qui constituent, en partie du moins, l'histoire des déterreurs de siècles. Le livre du savant français n'a pas ce côté Jules Verne qui plaît aux éternels adolescents que nous sommes : il n'en est que plus merveilleux dans sa modestie chronologique. Et si parfois il demande, pour être entièrement apprécié, que le lecteur se retourne vers sa bibliothèque pour préciser un souvenir ou combler une lacune de mémoire, il s'offre en revanche avec l'accent de la conversation familière dans les pages où l'historien de l'archéologie cède la place à l'archéologue esquissant une méthodologie de sa science et de son art.

C'est à de tels moments que Parrot rappelle Ségalen : je ne pense pas uniquement aux pages de l'Avant-Propos où la "vocation du désert" est évoquée : ce sont là des notations familières grâce à Doughty, à Massignon, à Lawrence, à tant d'autres amants du désert. Je songe plutôt à celles qui relatent la technique de l'excavation, technique rappelant si bien l'art du sculpteur sur pierre. Michel-Ange rêvait de sculpter les montagnes, de dégager du granit la forme préétablie : c'est ce que réalise l'archéologue. "Le plus souvent, les monuments sont en lambeaux, déchiétés par l'érosion, ruinés par les guerres ou les pillages. Il faut alors progresser lentement, prendre parfois des outils plus petits, souvent s'arrêter et attendre que la terre, en séchant ait laissé apparaître des teintes différentes, grâce à quoi on finit par distinguer ce qui est construit de ce qui ne l'est pas". Technique de sculpteur, de peintre aussi, de fresquiste, qui demande toute une équipe spécialisée, et ne s'apprend qu'à l'épreuve de l'expérience — et de l'échec.

Ce ne sont pas seulement des pierres, des poteries, des céramiques, des formes, ce sont des événements qui repaissent au présent, et qu'il faut déchiffrer pour que progresse l'inventaire de l'histoire. La technique de leur exhumation est analogue à l'autre et demande les mêmes

(2) Plon, éditeur, Paris.

soins, des instruments intellectuels semblables à l'outillage complexe qui sculpte le relief et les couches superposées. Voici deux photographies : l'une, Tell Hariri avant la fouille, en 1933 ; l'autre, après quatre campagnes de fouilles—Tel Hariri n'est plus, Mari la ville royale, est ressuscitée. Mais cette épure photographique surgie du palimpseste du désert, ce n'est pas le squelette d'une ville : c'est un fragment du passé dont nous lisons la projection géographique à la manière dont le mathématicien, connaissant les coordonnées de chaque point de l'épure, lit l'objet spatial dans celle-ci. Pas un objet ne fut découvert, pas un texte ne fut déchiffré, par un pouce carré de terre ne fut remué sans préciser, par un détail parfois essentiel, un système de références ou plutôt une image lentement développée dans l'esprit, et qui soudain se fixe dans sa figure générale, devient l'espace historique même, consacre la victoire de l'esprit sur la mort.

Étonnant chapitre III, intitulé *Cinq mille ans de civilisation*, et qui nous montre la fouille stratigraphique en progrès sur ce territoire qui vit Assur et Babylone, et à travers lequel Alexandre s'avança jusqu'à l'Indus ! Chaque coup de pioche, ici, perce les siècles. On passe d'une époque à la précédente comme à travers un plafond crevé. Toute la Mésopotamie fourmille de chercheurs dont les trouvailles s'articulent : en même temps que la fouille verticale, ce sont de vastes synchronismes qui s'étalent grâce à des fils d'Ariane identifiés de place en place. "Partis de la côte phénicienne ou des plateaux d'Anatolie, les archéologues avaient dû, de proche en proche, par delà la Mésopotamie, par delà la Susiane, regarder vers les grands espaces iraniens, vers la Caspienne, l'Afghanistan, le Bélouchistan, le bassin de l'Indus. Certains même regardent encore plus loin, jusque vers la Chine", Pendant ce temps, le grand public ignore encore ces découvertes, dont le rythme semble s'être accéléré depuis un quart de siècle, comme si, par un mystérieux équilibre, la révélation du passé devait faire contrepoids à l'imbécillité d'un présent qui se croit universel et définitif, et laissera peut-être moins de vestiges que ces moments majestueux, aussi cruels mais plus grands que le nôtre.

(4) Christ et le temps. Delachaux et Niestlé, Paris.

André Parrot est un chrétien : sur les sites de l'ancien Testament, de cette "ligne du salut" selon l'expression d'Oscar Cullman (4), qu'est l'histoire d'Israël relatée par la Bible, au sein de l'histoire plus vaste, plus discontinue, des peuples et des âges mésopotamiens et phéniciens. Dans ce livre où tout n'aurait pu qu'être lumière, des feuillets d'ombre, de sang, se sont trouvés intercalés. Est-ce un scandale ? L'archéologie, en nous restituant le climat des époques révolues, nous rend plus humbles et plus justes. "En replaçant Israël dans l'atmosphère du temps, plus une seule page biblique ne risque plus de nous choquer, aucun récit ne saurait plus nous troubler, d'une part parce que la Bible nous montre les hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils furent, de l'autre parce que nous retrouvons ailleurs la trace des mêmes imperfections, des mêmes errements". Ailleurs, et jusqu'à notre époque : la férocité assyrienne n'est pas plus atroce que celle des inventeurs des camps de mort.

PIERRE EMMANUEL

II. — L'ESPRIT DE SYSTEME

On sait que cet Esprit de Système qu'il reprochait au monde moderne, à la Soborne, à la Sociologie et à quantité d'autres sciences annexes, auxiliaires ou accessoires, était l'ennemi majeur de Charles Péguy. C'est pourquoi nous nous sommes précipité sur cet ouvrage posthume, que l'on vient de publier de lui, et qui est précisément intitulé *l'Esprit de Système* (1). On pourrait croire, à première vue, qu'il ne nous apporte rien de vraiment nouveau, car tous les lecteurs de Péguy savent bien qu'il n'a jamais cessé de pourfendre cette systématique, dont le moindre défaut est de sectionner ce qui est vivant, de rompre les continuités, en sorte que tout s'y retrouve bien, mais le courant ne passe plus. Et l'autre défaut est de négliger, de laisser systématiquement de côté tout ce qui ne s'accorde pas avec le Système.

(1) Paris, Gallimard, 1953.

Mais il y a autre chose aussi dans ce volume, que de nouvelles Situations, comme Péguy avait coutume d'en écrire. Et ces "Situations" mêmes ce n'est déjà pas tellement mal. Car, de quoi que ce soit que l'on s'occupe, il faut d'abord commencer par le situer par rapport à un ensemble plus ou moins vaste. Et puis Péguy écrivait "situation" un peu dans l'acception où la bourgeoisie prend précisément ce mot lorsqu'elle songe à établir ses fils. On dit : "Le fils Untel a une très brillante situation dans les pétroles". Une situation c'est un poste élevé, d'où l'on domine les événements. En ce sens, ce que Péguy nommait "le Parti intellectuel" avait réussi, au cours des premières années de ce siècle, à occuper dans la République un certain nombre de situations prépondérantes. En cela, d'après Péguy, il trahissait deux fois. D'abord parce que la recherche de la vérité ne doit pas être subordonnée à des considérations de gloire ou de profits temporels. Et ensuite parce que tous ces succès étaient utilisés au profit d'un Système et qu'un Système ne saurait être vrai.

Nous sommes ici au coeur de la pensée de Péguy et il n'est pas mauvais de nous y retremper de temps à autre. On peut, certes, se demander si cette pensée est aujourd'hui "actuelle", c'est-à-dire si nous sommes autant menacés qu'il y a cinquante ans par l'Esprit de Système. Il est clair que le Système qui fleurissait alors, et qui était fondé sur un certain optimisme hérité du XVIIIe siècle et sur la morale kantienne, est aujourd'hui bien démodé. La preuve, c'est que la Sorbonne de 1950 n'a pas hésité à glorifier dans sa propre enceinte celui qui fut jadis son farouche adversaire. Les Seignobos, les Langlois, les Lavisse, les Durkheim, les Mauss sont loin et passés de mode. On leur témoigne, d'ailleurs, plus d'indulgence que ne faisait Péguy et l'on estime même qu'ils ont droit à quelque gratitude, car, après tout, c'étaient de bons esprits et ils ont rendu des services.

Quand Bernanos, par exemple, vitupère la civilisation des machines, il frappe plus juste que Péguy, mais c'est néanmoins un peu sur le même clou qu'il tape. A part quoi, nous sommes à l'époque de l'écroulement des Systèmes.

Mais le recueil posthume dont je parle ne se contente pas de nous révéler un certain nombre d'essais inédits

dans la veine d'autres essais fort connus et depuis longtemps publiés. Il nous livre tout autre chose, des morceaux personnels étonnants, comme celui, par exemple, qui est intitulé "Enfance". Là, Péguy nous apporte en quelque manière la contre-épreuve de ce que par ailleurs, il affirme. Je veux dire qu'il nous découvre en marchant ce qu'il entendait lui-même, par l'opposé de l'Esprit de Système. Je ne sais si j'aurai la place ici de recopier toute cette première phrase, car elle est fort longue, presque interminable. Commençons-la pourtant.

"Senteur du bois merveilleuse et profonde, rappelant, faisant remonter quels souvenirs immémoriaux, senteur ancestrale du bois et de l'écorce, du bois fraîchement écorché, comme écosé, dépouillé, écorché, excorié, par la hache et la serpe, par la cognée ; cette espèce de petite peau rouge, d'un rouge brun, d'un rouge brique, cette espèce de pellicule continuée, d'un seul tenant, cette espèce de peluche, de pelure délicate qui ne s'arrache que par longs filaments, par grandes plaques, légèrement courbées, incurvées, selon le diamètre de l'arbre, cette sorte d'épiderme de dessous, s'il est permis de parler ainsi, en longs filaments bien tissés qui tiennent bien, cette espèce de vêtement d'entre deux, cette manière de chemise de dessous délicate et moulée sur le torse, interposée, doucement placée, entreposée entre la vraie écorce, la rugueuse écorce, et le vrai bois (je veux dire le bois ouvrable et ne parle nullement ni en botaniste ni en anatomiste et physiologiste végétal), ce tissu soyeux rouge et filamenteux qui n'apparaît jamais qu'aux déchirures de l'écorcement"...

Il faut s'arrêter, bien sûr, en si beau chemin. Mais au fond, c'est cela, Péguy, sa grandeur et son unicité, ce qui lui rendait tellement intolérable l'Esprit de Système. Il écrivait ainsi en 1908, c'est-à-dire au moment où, du prosateur, il était en train de sortir un poète. Et déjà, on le voit, nous ne sommes plus qu'en apparence dans la prose. Au fond Péguy est demeuré jusqu'au bout un artisan. Cette prose ou cette poésie est d'un artisan. Le choix des mots, les objets qu'ils évoquent, tout cela, c'est ce que pourrait dire aussi bien, s'il savait écrire, n'importe quel bûcheron, ou menuisier, ou charpentier. L'Esprit de Système est le contraire de l'esprit artisanal. Là où celui-ci est tout entier plongé dans le concret, celui-

là se meut dans l'abstraction. C'est pourquoi Péguy souligne qu'il ne parle ni en botaniste ni en anatomiste et physiologiste végétal. Car l'Esprit de Système, c'est aussi l'esprit scientifique ou plutôt l'esprit technicien.

Elle fleurit, cette enfance de Péguy, et elle fleure un certain parfum inimitable. Nous sommes plongés à même la vie, emportés par son courant continu, sans ruptures, sans distinctions, sans classifications. Avec des transformations insensibles et de lents et délicats passages. Nous sommes dans le monde de la qualité, et non plus dans celui de la quantité. Cela ne se mesure pas avec des appareils, mais se sent avec des organes humains. Ce que le recueil dont je parle nous apporte, c'est l'odeur de l'humanité de Péguy, qui est en même temps une odeur de France et d'artisanat français. Péguy parle un peu plus loin de l'odeur, du goût et du fumet de la paille, de l'odeur, du goût et du fumet du bois.

L'enfance, pour lui, c'était l'humble atelier de sa mère, qui, comme ou le sait, était rempailleuse de chaises au faubourg Bourgogne à Orléans. Autour de cet atelier il y avait tous les ateliers de France, depuis les Alpes jusqu'à l'Atlantique, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée. Et, dans ces ateliers, une civilisation que l'invasion de l'Esprit de Système compromettrait sous prétexte de la rendre plus efficace ou de la moderniser. On peut penser que Péguy se trompait jusqu'à un certain point ; que quelques changements sont plus que nécessaires, inévitables. Si l'Esprit de Système nous semble moins dangereux qu'autrefois, ne serait-ce point parce qu'il a triomphé ? Mais il reste que certaines valeurs ne doivent pas, pour autant, être perdues et qu'un nouvel ouvrage de Péguy, comme celui-ci, vient opportunément nous le rappeler. Valeurs qui sont celles du Vieux Monde et de la France en particulier. Mais ce sont aussi de profondes valeurs d'humanité, celles qui nous préservent d'être réduits à l'état de robots.

JACQUES MADAULE

III. — “LA LIBERTE POUR QUOI FAIRE ?”

PAR GEORGES BERNANOS

Le dernier ouvrage posthume de Bernanos, *La liberté pour quoi faire ?*, groupe un ensemble de conférences que le grand romancier prononça dans les deux dernières années de son existence, en 1946-1947, mais qu'il n'eut pas le temps de mettre au point en vue de leur publication définitive (1). De là, une oeuvre inégale, alourdie de répétitions, où l'on retrouve les principaux thèmes des derniers grands essais de Bernanos, mais dont le style direct et familier évoque la présence de l'homme, ses soucis dominants et surtout son angoisse devant une Europe libérée et pourtant *déspiritualisée*. Ce néologisme que notre siècle forgea pour son usage, revient sans cesse sous la plume de Bernanos. Mot-clef, qui exprime une obsession plus encore qu'une idée. “L'homme d'Europe, écrit-il par exemple, n'est pas matérialiste, c'est un homme dés-spiritualisé, un chrétien désaffecté”.

“*La liberté pour quoi faire ?*”. Cette interrogation désespérée n'est pas de Bernanos : il l'emprunte ironiquement à Lénine. Elle eût pu être signée, aussi bien, de Sartre, ou de Malraux. Un aussi paradoxal rassemblement de noms et de doctrines montre suffisamment qu'une telle interrogation accuse l'une des angoisses majeures de notre temps. C'était, comme titre du dernier essai de Bernanos, un assez bel explosif.

La pensée de Bernanos, comme celle de beaucoup de nos contemporains, se présente comme une méditation sur l'idée de civilisation. Il semble que l'homme d'aujourd'hui échappe difficilement à la pensée d'un destin historique où nous sommes tous engagés et responsables. Pour Bernanos comme pour Mounier, nous vivons sur la lancée de la civilisation chrétienne—la chrétienté—qui devant les progrès de la technique scientifique risque aujourd'hui de se disloquer. Sur le déclin et la désagrégation d'une civilisation, on trouvera mainte analyse pertinente

(1) Georges Bernanos : *La liberté pour quoi faire ?* Editions Gallimard, Paris, 1953.

dans ce dernier essai de notre auteur. La pensée, toujours concrète, de Bernanos, s'empare de l'idée de décomposition, et de l'image des vers, qui rongent le cadavre : "Si vous demandiez leur avis au vers, ils se diraient engagés dans une prodigieuse aventure, la plus hardie, la plus totale des aventures". Pourtant, un cadavre n'a pas d'histoire ; le déterminisme le plus rigoureux préside à toutes ses transformations. "L'erreur du ver de cadavre, aussi longtemps que le cadavre le nourrit, est de prendre une liquidation pour l'histoire". Bernanos ne se laisse pourtant pas emporter par son analogie : les civilisations meurent comme les hommes, mais pas de la même manière, observe-t-il, car "la décomposition chez elles précède leur mort, au lieu qu'elle suit la nôtre". Une civilisation qui se décompose est donc en danger de mort ; sa condition n'est cependant pas désespérée.

On voit ainsi se préciser les limites du pessimisme de Bernanos. Cette qualification de pessimiste, qui lui est assez communément attribuée, Bernanos la relève ici, plus précisément qu'auparavant, et la conteste. Le genre littéraire, à demi familier, à demi mondain de la conférence l'incitait d'ailleurs à défendre et à nuancer sa pensée contre les simplifications abusives qu'entraîne toute célébrité intellectuelle. A la fin de sa vie, Bernanos aborde un public qui le connaît déjà au moment où il s'adresse à lui. Aussi la conférence, où la défense et la contre-attaque alternent habilement, prend-elle souvent la forme d'une mise au point de sa pensée, — mise au point particulièrement précise pour qui cherche à ressaisir en un ensemble cohérent les intuitions du penseur, les remarques du romancier-moraliste, les humeurs du polémiste...

En se défendant d'être pessimiste, Bernanos fait le procès de l'optimisme moderne que ses adversaires pourraient lui opposer. L'optimisme commun, celui de toutes les propagandes officielles, n'est pour lui qu'un "ersatz de l'espérance", une fausse espérance à l'usage des lâches, une attitude qui peut tout au plus aider à surmonter des difficultés moyennes. Et Bernanos en appelle à l'usage linguistique, spontané et si souvent révélateur : en des circonstances capitales, nul ne songera à parler d'un courage optimiste, mais d'un courage ou d'une énergie désespérés, car "la plus haute forme de l'espérance, c'est le désespoir surmonté". En ces cir-

constances graves, celles du monde moderne précisément, l'optimisme risque d'être une forme sournoise de l'égoïsme, à moins qu'il n'exprime la duperie d'une victime complaisamment liée à son bourreau. Sous le masque de l'optimisme, transparaît généralement la lâcheté.

Devant son public, et se sentant peut-être confusément au terme de son existence, Bernanos tente à plusieurs reprises de se définir lui-même : un homme libre, une voix libre—et libératrice,—ces mots reviennent souvent. Ou encore : un homme moyen resté libre. Bernanos, qui n'aime guère les techniciens et encore moins les "élites", se sent tout proche de cette collectivité anonyme et innombrable dont il sut, en des moments décisifs, incarner la conscience. Il parle aussi en romancier, qui connaît les hommes pour les avoir faits vivre dans ses livres. De l'homme moyen, il garde, il est vrai, certaines préventions instinctives qu'il accepte sans critique ; le mythe anti-machiniste auquel il se complait et dont il reprend inlassablement les thèmes de volume en volume, pèse lourdement sur son oeuvre. Mais s'il reste ainsi tributaire, plus qu'il ne le croit sans doute, de l'idéologie d'un spiritualisme éclectique et conservateur, il s'en détache par l'âpreté de son accent et la fraîcheur de sa sensibilité. Bernanos, seul aujourd'hui peut parler sans outrecuidance ni ridicule de l'esprit d'enfance ou de "nos amis les Saints"...

"Je ne suis pas un prophète", écrivait-il au seuil de son livre... Et il ajoute un peu plus loin que les gens qui lui veulent trop de bien le traitent de prophète. Mais il reconnaît aussi qu'un prophète n'est vraiment prophète qu'après sa mort, — et qu'il n'est guère jusqu'à un homme fréquentable. Ne songeait-il donc pas à lui, dans ces observations ironiques et désabusées ? Le prophète, comme le saint, ne saurait se consacrer lui-même. On le reconnaît à son accent impérieux et rude, et à son message qui, si sombre qu'il soit, conduit les hommes au delà du désespoir. Tel est bien Bernanos. A travers ses écrits romanesques et polémiques, des éclairs prophétiques animent sa pensée et son style. Ses admirateurs ne s'y sont pas trompés.

JEAN-LOUIS BRUCH

IV. — MARCEL PROUST PRÉSENTÉ PAR CLAUDE MAURIAC

Il est urgent, je crois, d'achever de fixer les traits réels de la biographie proustienne, avant que la légende s'en empare : car on peut déjà pressentir un mythe de Marcel Proust, aussi fantaisiste que le mythe de Rimbaud récemment dénoncé et démonté par Etiemble. J'aurais souhaité à ce propos que le pénétrant *Proust par lui-même* que vient de publier Claude Mauriac dans l'excellente collection des *Ecrivains de Toujours* (1) comportât une biographie plus nourrie. Peut-être pêche-t-il par excès de discrétion. Cela dit, la présentation de cette collection, et en particulier son abondante documentation photographique, convenaient admirablement à Proust. *La Recherche du temps perdu*, cette œuvre impossible à illustrer — bien qu'on l'ait parfois tenté, — se laisse tout naturellement commenter par les images de la vie de son auteur. Comme si nous feuilletions un album de famille, nous retrouvons le petit Marcel en promenade au Parc Monceau, à l'époque de Gilberte, ses parents, le Professeur Adrien Proust, important, autoritaire, sa grand' mère et sa mère qui devaient jouer dans sa vie et son œuvre un rôle décisif et donner à cet enfant fragile et trop tendre la nostalgie du passé, souffrance de sa vie et substance de son œuvre. Nous voyons l'adolescent mondain et séduisant qu'évoque parfois la *Recherche du temps perdu*; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des auteurs de cette collection,

(1) *Marcel Proust par lui-même*. Images et textes présentés par Claude Mauriac. Collection *Ecrivains de Toujours*. Éditions du Seuil, Paris. 1953.

— une présentation suivie d'un ensemble de textes choisis. C'est tout au long de son étude qu'il insère de façon continue les textes les plus célèbres ou les plus révélateurs de l'œuvre proustienne. Ce plan était assurément le plus approprié à son objet : chez un écrivain qui associe aussi étroitement sa vie à son œuvre, et dont l'existence est justement tout entière absorbée par l'œuvre, comment distinguer le récit biographique, la méditation critique et les textes qui les soutiennent ?

Dans le choix de ces textes, Claude Mauriac a pris le parti, très heureux, me semble-t-il, de donner une grande place à des extraits de *Jean Santeuil*, l'œuvre de jeunesse de Proust publiée seulement l'année dernière, et qui constitue une sorte d'ébauche, — imparfaite, mais plus proche de la réalité vécue, — de la *Recherche du temps perdu*. La juxtaposition des textes de *Santeuil* et de l'œuvre définitive éclaire à la fois le progrès de l'écriture proustienne, la décantation littéraire des événements vécus, et en un mot la constitution d'une personnalité littéraire, à mi-chemin de l'existence empirique et de l'existence rêvée, plus vraie sans doute que l'une et l'autre pour un écrivain authentique. " C'est ainsi, observe Claude Mauriac, que l'adolescent coléreux et tyrannique de *Jean Santeuil*, irrespectueux et brutal avec ses parents lorsqu'ils lui ont déplu, s'adoucirait dans *Swann* et les ouvrages suivants, la personnalité du narrateur restant la même mais gardant une tenue et, au sein même du déséquilibre décrit, un équilibre écrit qui manquaient au héros (comme à l'écrivain) de *Jean Santeuil*. Elaboration littéraire et morale d'esprit tout classique, on le voit. Les violentes colères de Jean Santeuil surgissent pourtant à nouveau dans *Albertine* : peut-être l'auteur les aurait-il supprimées, si la mort ne l'avait surpris avant la mise au point définitive de cet ouvrage.

Il est un trait de la pensée proustienne sur lequel Claude Mauriac insiste plus fortement que la plupart des critiques : l'exigence de bonheur, d'un bonheur irréalisable mais parfois entrevu, qui anime et soutient cette vie vouée sans doute au malheur, et à coup sûr au sacrifice. Ces instants de grâce où Proust retrouve le passé dans sa plénitude présente, ces moments qu'il évoque avec une insistance croissante jusqu'à son dernier volume, symboliquement intitulé *Le temps retrouvé*,

marquent la présence de la joie chez un homme qui n'a jamais intérieurement accepté l'écoulement du temps, et qui n'a jamais consenti à assumer sa propre nature. Le temps retrouvé, joie fugitive et aiguë, sentiment d'un bonheur tout à la fois présent et passé, permet de réconcilier l'homme avec son existence, lui fait oublier un moment la maladie et la mort.

Et ce bonheur, Proust l'atteint en écrivant. Sans doute est-ce seulement au tome XV que le narrateur s'aperçoit que la seule façon pour lui de se rendre maître de certaines révélations était d'en faire la matière d'une œuvre d'art; mais ce qu'il comprend enfin au terme de son œuvre, Proust l'a senti et mis en pratique dès qu'il a commencé à écrire. C'était en écrivant qu'il ressaisissait sa propre existence, et qu'il s'en révélait à lui-même le sens. C'est pourquoi il était naturel qu'en dépit d'une jeunesse paresseuse et dispersée il finit par sacrifier son repos et sa vie à l'achèvement de son œuvre. Claude Mauriac y insiste, et il a raison : Proust, écrivain proprement exemplaire, devait, en ses dernières années, confondre sa vie et son œuvre.

JEAN-LOUIS BRUCH



TABLE DE MATIÈRES

Vol. XXXI

Juin 1953 - Décembre 1953

POÈMES — CONTES — ROMANS

Yehia Hakki	<i>La Lampe à Huile...</i>	272, 370
Tewfik el Hakim	<i>La Victoire d'Iblis</i>	15
Nicos Nicolaïdis	<i>Par delà le Bien et le Mal</i>	346
Ahmed Rassem	<i>Prose Rythmée au Gré du Vent</i>	52
„ „	<i>Chez l'Epicier du Coin</i> ...	56
„ „	<i>Images pour un Ecran</i> ...	88, 198, 295
Robert Sabatier	<i>Deux Poèmes</i>	219
Abdel Rahman Sidky	<i>Naples</i>	109
Salah el Din Zohni	<i>L'Appel du Néant</i>	177

ARTS — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

(Essais - Etudes)

A. Diès	<i>Platon et l'Atlantide</i> ...	1
Pierre Emmanuel	<i>Peut-on traduire les Poètes</i>	58
Louis Gardet	<i>Humanisme Musulman...</i>	245
Attilio Gaudio	<i>Anthropologie et Archéo- logie des Iles Canaries</i>	187
Albert Israel	<i>Un Egyptien à Vienne</i> ...	112
Ibrahim Madkour	<i>Valeurs nationales et valeurs internationales</i>	327

TABLE DES MATIÈRES 409

Raymond Millet	<i>“La Seconde Chance” et son mystérieux auteur</i>	19
Francis de Miomandre	<i>Réflexions sur la Critique</i>	48
Paul Montel	<i>Paul Valéry et les Mathématiques</i>	83
Albert Mousset	<i>Le Centenaire d’Arago</i> ...	169
Alexandre Papadopoulo	<i>Nicos Nicolaïdis</i>	332
A.R. de Reneville	<i>Le Rayonnement d’Alfred Jarry</i>	223
Daniel Rops	<i>Plaidoyer pour les Editeurs</i>	62
Moustapha Abdel Latif el Seherty	<i>Un Pionnier de la Poésie Arabe Moderne</i>	36
Abdel Rahman Sidky	<i>Destins de la Poésie Orientale en Occident...</i>	163
” ”	<i>Salah el Din Zohni</i>	173

CHRONIQUES

I. LA VIE LITTÉRAIRE

Robert Aron	<i>Actualité de l’Histoire</i> ...	152
” ”	<i>Science d’Aujourd’hui</i> ...	237
Jean Botrot	<i>Georges Duhamel: “Les Espoirs et les Epreuves”</i>	146
Jean-Louis Bruch	<i>Emanuel Mounier: “L’Espoir des Désespérés”</i> ...	150
” ”	<i>Hommes et Idées d’Aujourd’hui</i>	231
” ”	<i>Un Essai sur le Style et L’Ecriture Littéraire</i> ...	233

Jean-Louis Bruch	<i>“La Liberté pour quoi faire ? par G. Bernanos</i>	402
”	” <i>Marcel Proust présenté par Claude Mauriac...</i>	405
René Delange	<i>Lettres de Jeunesse de Saint-Exupéry</i>	80
Pierre Descaves	<i>Un Art à son Sommet ...</i>	74
”	” <i>Cocteau, cet Inconnu</i>	77
”	” <i>Le Mât de Cocagne</i>	228
Pierre Emmanuel	<i>Découverte des Mondes ensevelis</i>	395
Jean Guéritte	<i>Lettre de France</i>	143, 223
Jean-Claude Ibert	<i>Classiques du XXème Siècle</i>	239
Jacques Madaule	<i>Christian Murciaux : Le Douzième Imam.....</i>	155
”	” <i>Initiation Philosophique</i>	159
”	” <i>L’Esprit de Système ...</i>	338

II. BIBLIOGRAPHIE ARABE

G.C. Anawati	<i>Chronique des Livres Arabes</i>	67, 389
”	” <i>Index Bibliographique</i>	71, 243, 392
”	” <i>Deux Textes inédits de Mystique et de Théologie Musulmane</i>	125
”	” <i>Le Congrès Arabe des Sciences.....</i>	315

"AL CHARK"

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

Entreprise privée régie par la Loi No. 156 de 1950
et enregistrée sub No.2 en date du 14.7.40

NOUVEAUX NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

Bureau du Directeur 21473 — Services Administratifs 28565 (7 lignes)
Bureau du Caire 20678 - 28289

VOTRE EPARGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que
l'on gagne, mais ce que l'on garde.

Seule l'Assurance-Vie
mène sûrement à ce but.

SOLIDITE et VITALITE
sont les caractéristiques de

"AL-CHARK"

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

15, Rue Kasr El Nil - Le Caire

R.C.C. 35

CREDIT LYONNAIS

1498 SIÈGES & AGENCES, dont :

EN EGYPTE :

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 118 CANAL

19, RUE ADLY PACHA

BUREAU DU MOUSKY 71, RUE EL AZHAR

AU SOUDAN :

KHARTOUM & PORT-SOUDAN

EN SYRIE :

ALEP & DAMAS

FILIALE :

AU LIBAN :

BEYROUTH : BANQUE G. TRAD

(CRÉDIT LYONNAIS) S.A.E.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COFFRE-FORTS en LOCATION au CAIRE et à PORT-SAID

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.500.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL : 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{ème})

Succursales et Agences :

MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPEETE, NOUMEA, PORT-VILA (Nouvel-
les Hébrides)

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE DE L'INDOCHINE (South Africa)

Ltd. : Johannesburg, Port-Elizabeth, Durban.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Correspondants dans le Monde entier

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE

HELIOPOLIS

ALEXANDRIE



TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE

R. C. C. 39

R. C. A. 692

Société Anonyme des Drogueries d'Égypte

ci-Devant E. DELMAR

Fondée en 1830

Siège Social : 12, Rue Mahdi — R. C. 10866 — LE CAIRE

LA PLUS ANCIENNE MAISON
DU MOYEN-ORIENT POUR LE COMMERCE
DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Quelques produits des Laboratoires S. S.
propriété de la S.A.D.E.

BILIXINE	(maladie du foie)
CYNAROS	(maladie du foie)
HEPATONIC	(tonique)
PULMOLINE	(sirop contre la toux)
STIM	(élixir reconstituant général)
HAMODERME	(poudre contre hamonil)
CYSTOSAN	(diurétique)

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
OUVERTURES DE CREDITS DOCUMENTAIRES
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE
COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE
MADAGASCAR — TUNISIE

Filiale à NEW-YORK :
The FRENCH-AMERICAN BANKING CORPORATION
31, NASSAU STREET

Achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

Peintres et Sculpteurs d'Égypte

CENT PLANCHES HORS-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble
de la Renaissance des Beaux-Arts en Égypte
au cours du XXème Siècle

Un fort volume de 220 pages P.T. 80 — Frs. fr. 800

Le Numéro de luxe sur très beau papier,

tirage limité à 400 exemplaires P.T. 200 — Frs. fr. 2000

LA REVUE du CAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire

Tél. 41586

LE NUMÉRO: 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte : Un An P.T. 200

Abonnement pour l'Étranger : Un An P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France par
les Editions des CAHIERS DU SUD

28, RUE DU FOUR, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions
des CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four,
Paris (VI^e) C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures